

468-173

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
NATALI.....	<i>Parmi le thym et la rosée : Le vieux berger</i> 249
LAMONNERIE (E.).....	<i>L'île de Beauté, récit de voyage (illustré).....</i> 266
COLONNA DE GIOVEL- LINA (Général).....	<i>Le général Constantini.</i> 277
FRANCESCHINI (Jacq.).	<i>La grotte de Cabanuli.</i> 281
AMBROSI (A.).....	<i>La question du désenclavement.....</i> 283

Bibliographie et Nouvelles

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 48 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corses, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à *vingt et à vingt-cinq francs* comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 100 francs pour un quart de page.

Enfin pour faciliter cette publicité aux petits commerçants, elle leur offre un huitième de page pour cinquante francs par an.

—

Comment mourut Napoléon, LE MYSTÈRE DE SAINTE-HELENE, par le Dr de Mets. — L'auteur a eu l'excellente idée de réunir les trois articles qu'il avait confiés sur ce sujet à notre Revue, de les compléter par un document important et d'en faire une élégante et luxueuse brochure de 90 pages, avec planches hors texte. L'édition sur papier de luxe est vendue 15 francs belges, l'édition sur papier parcheminé 50 francs. La demander à l'auteur à Anvers, en versant le montant à son compte-courant 102.894 Anvers-Bourse.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur le Prince, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.62 — TÉLÉP. : Danton 34-25

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE



“PARMI LE THYM ET LA ROSÉE”

(CHEZ LES BERGERS)

Troisième Partie

I

— Mais enfin, ta cure de solitude et de silence, où l'eusses-tu mieux faite qu'ici ? Cette paix que tu es venu chercher ici, ne l'y as-tu pas trouvée ?

— Je ne dis pas non, encore qu'elle ait failli être troublée par ce que j'avais fui. On a dépêché ici deux individus à l'âme policière. Ma retraite intriguait, inquiétait. Comment le politicien concevrait-il qu'on soit jamais dégoûté du cloaque dont il fait ses délices ? C'est le propre des âmes basses de prêter aux autres leur bassesse. De toute évidence, je préparais quelque retour de mon île d'Elbe. Il eût été souverainement imprudent de me perdre de vue.

Les deux limiers ont rôdé autour de ma demeure. Ils m'ont vu bucoliquement couché dans l'herbe, *lentus in umbra*, l'ombre de cerisiers sans truquage, chargés de fruits sans venin. Mais ce livre que je lisais ? C'était peut-être Machiavel.

Ils ont questionné les bergers. Jusqu'à quelles heures suspectes veillais-je ? Quelles visites nocturnes recevais-je ? Les gens qui venaient me voir n'avaient-ils pas des figures de conspirateurs ? Ne tenions-nous pas de secrets conciliabules ?

Ils sont apparemment partis rassurés, puisqu'ils ne sont plus revenus. S'ils étaient revenus, j'aurais quitté ces lieux où, j'en conviens, — cette alerte à part, qui, un instant, remua mes dégoûts et rouvrit mes plaies — je jouis d'une absolue tranquillité.

Mais tu sais comme le cœur humain est insatiable. Je n'eus pas plus tôt la paix, qu'il me fallut encore autre chose. J'ai voulu la poésie.

— La poésie ! la poésie ! Quoi de plus vain que de l'aller chercher ? Nous ne trouverons jamais que celle que nous portons en nous. Et qui ne la porte pas en soi ne la trou-

vera nulle part. Elle est le privilège de certaines âmes et non la parure de certains lieux. Il n'y a pas de lieux, mais seulement des natures poétiques.

— Ah ! que voilà un paradoxe. S'il est bien vrai qu'il n'existe pas de lieu, sur la terre (si beau qu'on l'imagine) qui sache émouvoir une âme sans poésie, et s'il n'est pas contestable non plus qu'une nature poétique réussit à tirer d'un peu partout, et jusque du spectacle le plus banal, la pure essence dont elle s'enivre, comment n'accorderait-on pas que certains lieux, certains paysages, certains horizons privilégiés sont infiniment plus aptes que les autres à mettre en état de grâce une nature poétique ?

— Eh ! bien, mais que te faut-il donc de plus ? Ces belles montagnes, ce ciel pur, ces matins limpides, ces frais ombrages...

— Je les aurais trouvés ailleurs. De même que j'aurais trouvé ailleurs cette paix de l'esprit et de l'âme qui m'était devenue nécessaire. Si je me suis retiré chez les bergers, c'est que je pensais m'y abreuver, *par surcroît*, à même la source et dans toute sa fraîcheur, d'une certaine forme de poésie, la poésie proprement bucolique.

— Et alors ?

— Je m'avoue déçu. La poésie de la vie pastorale ne serait-elle qu'une fiction ? Comment le supposer, alors que Théocrite et Virgile l'ont si profondément sentie, qu'après des millénaires et fût-ce à travers la plus médiocre traduction, ils nous en procurent encore tout l'enchantement.

Si la plupart des églogues — pour habile et même raffiné qu'en soit l'auteur — font songer à des fleurs artificielles ou nous laissent la fadeur des fruits venus en serre chaude, il me suffit de relire celles de Virgile ou de m'en réciter des passages que je sais par cœur, pour en ressentir — comme dans un miraculeux retour à l'enfance du monde — une impression de rajeunissement, de vie primitive, de naïve simplicité, d'eaux printanières où il me serait donné de me tremper.

Cette impression — que je présumais devoir y être plus intense encore — je reconnais humblement que je ne l'éprouve pas ici.

Me manque-t-il donc quelque chose ? Ou plutôt ne serais-je pas affligé de quelque étrange perversion ?

J'oserais citer un poète trop injustement décrié, sans doute pour avoir été trop légèrement élevé aux nues.

Te rappelles-tu dans « *Chantecler* » cette villanelle du rosignol qu'interrompt si vilainement le chœur des crapauds ?

Le Rossignol

Je chante, car les ciels trop beaux,
Le soir qui tient dans la venelle...

Le Chœur des Crapauds

C'est nous qui sommes les crapauds.

Le Rossignol

De trop voluptueux propos...
L'air qui sent trop la primpenelle...

Le Chœur des Crapauds

Nous crevons dans nos vieilles peaux.

Une scène analogue se joue en moi entre le poète et le réaliste dont je suis le déconcertant composé. Le réaliste s'est fait — ô trop méchant plaisir ! — un souffre-douleur du poète. Le poète n'a pas plus tôt trouvé un sujet de ravissement que le réaliste — d'une remarque maligne et désobligeante qui fait tomber à plat le transport lyrique — lui en révèle l'envers (tout au moins quelque aspect) trivial et dégoûtant.

LE POÈTE. — Lait à peine tiré, ô vivante et tiède neige qui, dans la seille...

LE RÉALISTE. — ...que le chien avait léchée...

*
* *

LE POÈTE. — Blanche écume des toisons...

LE RÉALISTE. — ... que la tique habite...

*
* *

LE POÈTE. — Onde pure où la brebis, en buvant, considère, d'un œil surpris et vaguement inquiet, sa trémulante image renversée...

LE RÉALISTE. — ...où elle pissera avant même qu'elle ait fini de boire...

*
* *

LE POÈTE. — O Galatée ! mes délices...

LE RÉALISTE. — ...aux fortes mains gercées...

Je ne saurais, sans mauvais goût, insister. Tu m'as compris. La vie pastorale mêle trop intimement un réalisme déplaisant à la plus adorable poésie. Il ne m'a pas été donné (comme à Virgile) de pouvoir songer à la brebis sans en évoquer l'air stupide et la queue crottée, — au parc, le pûrin, — au troupeau, l'odeur de bouc, — aux terrines de lait, les mouches qui s'y abreuvent et finissent par s'y noyer, — au berger, sans me le représenter qui transperce d'un long

couteau, le col abandonné d'un pauvre agneau... horrible fontaine de sang.

Mais qu'ai-je dit de Virgile ? Comment croire que ces détails pénibles lui aient échappé ? Ils les a vus, il en a souffert — comme moi. Et ce n'est pas à la bergerie même — parions-le — qu'il a écrit ses divines « *Bucoliques* ».

Il n'a pas manqué d'attendre que le laid, le vilain, le cruel eussent précipité au fond de la nappe pure où il a nuisé.

Laissons — comme lui — la décantation s'accomplir.

Ces bergers même, en prenant du recul, m'apparaîtront moins prosaïques.

Innocent travers de chercher à reconnaître, dans la vie réelle, les personnages de nos lectures ! Pourquoi me flatte-rais-je d'y échapper ?

En arrivant ici, j'eus une surprise agréable. Devant chacune des deux maisonnettes les plus proches de ma demeure, prenait le frais un vieil homme dont l'air de naïve bonté me ravit.

— Tityre ! m'écriai-je. Et Tityre à deux exemplaires.

Candidior postquam tondenti barba cadebat

Ce diable de vers-là (je ne sais quel ressort ayant joué dans ma mémoire) s'était brusquement échappé de sa petite case et faisait le diable à quatre pour me rappeler que Tityre avait la barbe blanche.

Comme s'il suffisait de la barbe blanche — s'y ajoutât-il un air de naïve bonté — pour faire Tityre !

Tityre est disert et son langage enchante. Je tentai de faire causer mes deux vieux. Désappointement ! L'un qu'afflige une surdité totale ne me répond (il ne m'a pas compris) que d'un bon regard interrogateur et d'un sourire béat. L'autre, que ronge une tristesse incurable, est le plus taciturne des hommes.

J'ai trouvé par la suite des bergers vraiment diserts et la plupart ont, d'ailleurs, la langue bien pendue.

Ils content bien, ils s'expliquent mieux encore. Avec trop de gestes, si vous voulez, trop d'inflexions de voix, tant ils se veulent persuasifs. Avec des longueurs aussi, plus d'un détail oiseux, mais avec beaucoup d'aisance et de clarté. Si, parfois, ils bredouillent ou semblent obscurs et comme empêtrés dans les détours d'une pensée dont vous diriez qu'elle ne se retrouve plus, croyez-m'en : ils le font exprès. Et quand vous découvrez où ils veulent en venir, vous n'avez pas assez d'admiration pour leurs savantes stratégies.

Ah ! certes, (si tant est qu'ils soient autre chose que

M. Jean Giono, accoutré en berger) ceux de Haute Provence sont autrement pittoresques, émouvants, et — c'est le mot — poétiques ! Bibliques plutôt que virgiliens — encore que la Haute Provence ait un ciel plus pur et, dirai-je, plus latin que celui qui se mire dans le fleuve mantouan, — ils parlent comme les prophètes hébreux et leur langage fait songer à un sombre temps d'orage traversé de fulgurations magnifiques.

Mais ils vous laissent l'inquiétante impression de brutes inspirées que la folie frôle.

Les nôtres ont de solides caboches bien équilibrées, de mattoises cervelles pleines de bon sens, calculatrices et utilitaires, bien rompues aux subtiles escrimes (trop souvent déloyales) de l'intérêt qui se défend ou qui entreprend...

Mais ne cherchez pas, dans ces madrés compères — infiniment plus proches de Renart que du gentil passereau chanteur et de Maître Pathelin que d'Alphoesibée — l'ingénuité du cœur, la jeunesse de l'imagination, la fraîcheur des impressions et des images — de tout quoi la poésie est faite et plus particulièrement la bucolique.

Il faut bien comprendre ceci : le berger sartenais n'est pas comme ces pâtres des hauts Alpes ou des pâturages cévenols qui — coupés par l'altitude de toutes communications avec le reste du monde — passent des mois et des mois sans voir figure humaine. S'ils parlent, ce n'est qu'à leurs bêtes qui ne savent pas leur répondre. Seuls avec ce Dieu de l'Ecriture dont ils reconnaissent la présence et saluent la parfaite image dans une formidable nature sans tendresse qui ne se détend que pour se revêtir de la splendide majesté des nuits étoilées, ils passent des saintes terreurs aux divines extases. Et ainsi paraît devoir s'expliquer l'intense poésie d'un tour biblique qui éclate en tous leurs propos dont M. Jean Giono dit n'être (mais faut-il le croire ?) que le transcritteur très fidèle...

Peut-être, dans son désert du *Filosormu*, le berger niolais... Mais non, le berger du *Niolu* qui promène (et c'est ainsi que je le connais) de village en village, avec ses petits fromages carrés d'une indicible puanteur, sa barbe rude, son œil plein de malice et sa faconde joviale, n'est pas moins *dans le train* que le berger de chez nous, — ce train symbolique de la « civilisation » dont les vapeurs sont aussi funestes à la poésie bucolique que l'haleine des autos aux tendres marronniers des boulevards.

Il n'est pas jusqu'aux instruments, aux formes et aux gestes de cette poésie qui n'aient complètement disparu.

Au temps de mon enfance — qui n'est pas si reculé — vous n'eussiez pas rencontré de jeune berger qui n'eût sa flûte dont il jouait à ravir.

Toute cette montagne résonnait d'airs rustiques et les chameaux se répondaient l'un à l'autre quand ils ne se mettaient pas à plusieurs, sous le frais ombrage d'un hêtre, pour répéter la sérénade qu'ils donneraient, la nuit venue, aux petites bergères.

À *pasturia* (1) avait ses nombreux rimailleurs pour qui les fêtes et surtout les mariages multipliaient les occasions de se rencontrer. Ils y obtenaient des succès très flatteurs en disant ou chantant leurs rapsodies. Ceux d'entr'eux, qui avaient le don d'improviser, se donnaient le défi. Et c'étaient — à la grande liesse de l'assemblée — de véritables tournois poétiques, « *u chiama e arrispondi* », nom corse de ces « chants alternés » que sont la plupart des églogues virgiliennes.

Et je veux bien accorder qu'il ne s'y échangeât guère que des pauvretés, sinon des calembredaines ; mais le cliquetis des rimes y était ou des assonnances qui sauvait tout — et aussi (à défaut du parfait bonheur) la promptitude de la riposte... et mon Dieu ! (laissez-le moi croire) plus d'un trait d'esprit bien venu, plus d'un sentiment vrai qui, ayant trouvé son expression juste, s'en allait tout droit faire, sous des affiquets rustiques, la divine blessure qu'une reine envierait à la plus humble bergère...

Il y eut donc ici, autrefois — et même naguère — une poésie pastorale qui valait ce qu'elle valait (et probablement pas grand'chose) mais qui procura à de nombreuses générations, un divertissement qu'on ne saurait, sans faire vraiment trop le renchéri, trouver méprisable...

Elle n'est plus...

J'avais rêvé de voir ces jeunes gens — le *pasciali* a de beaux adolescents fort sympathiques dont la tenue pleine de réserve n'a rien (je le note avec plaisir) de cette grossièreté que le préjugé public porte à leur supposer... — j'avais rêvé de les voir vider, en « chants alternés » quelque rivalité amoureuse, se disputer poétiquement — Ménalcas contre Mopsus, Thyrsis contre Corydon, Damon contre Alphésibée — sous les beaux yeux, pour les beaux yeux de leur Amaryllis.

Ils se réunissent tous les jours. Et quand ils ne chevauchent pas les cerisiers de mon beau-frère ou ne taquinent

(1) L'ensemble des bergers.

pas la truite dans les poches d'eau du *fiummu*, savez-vous ce qu'ils font ? Ah ! « jeux rustiques et divins » du poète, c'est bien à vous qu'ils pensent !

Sur la petite place de Tityre le sourd ou de Tityre le taciturne, à une table grossièrement équarrie, ils font des manilles et des *scope* — et des réussites — interminablement.

Inutile de vous dire qu'aucun ne cache (car s'il en avait une il la cacherait comme un ridicule) de flûte dans sa poche.

En fait de musique, j'ai entendu un soir les « flon-flon » affreux d'un accordéon — d'un accordéon ! — dont jouait avec une sorte de frénésie démoniaque, une espèce de baladin qui, ayant enlevé une petite bergère du *pasciali*, — voyez où nous en sommes ! — fêtait du hoquetant tumulte de son barbare instrument, le pardon — enfin obtenu ! — des pauvres parents résignés au fait accompli.

Il m'a été révélé que la bergerie compte, au nombre de ses habitants, un homme singulier qui, non seulement serait poète à ses heures — et poète excellent — mais qui, ayant succombé à la nostalgie de la vie pastorale, serait retourné — de la colonie où il avait, paraît-il, une « situation » lucrative, — pour être berger comme son père.

— Il est maintenant *in piaghia*, me dit-on, mais il ne tardera pas à monter ici.

Je brûle de voir ce phénomène.

Je l'ai vu.

C'est (ô surprise !) un ancien condisciple que j'avais perdu de vue.

Il se rappelle à mon souvenir où il s'était si complètement effacé, que — quelques détails précis qu'il me donne — je n'arrive qu'à grand'peine à l'identifier parmi la foule — maintenant confuse — des camarades que j'eus jadis au cours complémentaire de *Sartè*.

L'heureuse mémoire — que je lui envie ! Il a retenu leurs traits et leurs noms. Il sait ce qu'ils sont devenus. Il remarque avec un soupir, qu'ils se sont tous passablement « tirés d'affaire » et qu'il n'y a que lui qui ait « mal tourné ».

Comme il dit « mal tourné » ! Est-ce là l'homme qu'un revirement spontané rendit à la vie pastorale ? Timidité ? Pudeur ? Méfiance ? Il n'aime pas à parler de lui, il paraît gêné et même contrarié que je m'ingénie à l'y amener. Il sait que j'écris et me rappelle mes livres en termes qui ne me permettent pas de douter qu'il en a lu au moins un. Ne voudrais-je pas faire de lui, par hasard, un sujet d'étude ? Ma curiosité d'homme de lettres se serait-elle portée sur les

singularités de sa vie ? Il se replie sur son secret pour le dérober à mes investigations. Comme la jeune fille ramène, sur sa gorge, un pan de son écharpe dès qu'elle a surpris l'indiscret regard qui s'y coulait...

Sans doute en est-il de lui comme de tous ceux qui ont leur légende. Leur histoire est toujours moins belle.

Il semble bien qu'il ne soit pas vrai qu'il ait quitté une « situation » lucrative. Dans la colonie d'où il est revenu, il en était encore à la chercher. Mais, avec la bonne instruction qu'il a, il n'eût pas manqué de trouver. S'est-il découragé trop tôt ? Ou a-t-il succombé à quelque crise de « mal du pays » ? Il y eut probablement de ceci et de cela dans son retour au bercail dont je n'oserais assurer qu'il ne se soit pas repenti.

Mais, par un effort de volonté, et pour ne pas trop faire mentir sa légende, il se raidit dans son rôle de fils, un instant égaré, qui fut sensible au reproche — et répondit à l'appel — de sa terre.

Le voilà redevenu berger. Sans plus aucun espoir, ni (semble-t-il) aucune velléité d'être jamais autre chose. Un berger instruit...

Et je me pose cette question : si le savoir qui lui reste (car il avoue avoir beaucoup oublié) lui procure quelques satisfactions, quelques joies ou si ce n'est pas plutôt une source d'amertumes...

Lit-il ? Quelle lèvres désabusée il me fait ! Et le temps ? Et que lire ? Et, d'ailleurs, à quoi bon ?

Mais s'il ne lit pas, du moins... cherche-t-il dans la réflexion solitaire, dans la poésie peut-être...

A ce mot, il a un imperceptible mouvement de mise en garde. Alors, je perds patience. Et las de tourner en vain autour du pot, de ce vase trop précieux où il enferme son secret qui, maintenant m'irrite, pan ! je le lui casse sous le nez.

Est-ce avec moi, son ancien camarade, qu'il va faire mystère de ce que personne n'ignore ? Et je feins de me souvenir qu'au temps où nous partagions d'austères pâtures, il s'y dérobait par de fréquentes rencontres avec la Muse, — furtives, mais (comme les amours trop juvéniles) de tous connues... Le jeu divin de cadencer les mots et d'accoupler des rimes n'est pas de ceux dont on se déprenne. Qui a rimé, rimera. Et puisque poète il est, qu'il me lise plutôt, ou me dise des vers de lui...

— J'eus, me répond-il, cette faiblesse de rimailleur. En français, en corse — et plus en corse qu'en français. J'ai

écrit ou improvisé toutes sortes de vers. Je me suis mesuré dans le « *chiam'e arrispondi* » aux improvisateurs les mieux doués. Mais, c'est fini !

— Quoi ! il ne rime plus !

— Plus...

Du moins, a-t-il transcrit sur quelque carnet qu'il garde précieusement, le meilleur de sa production. Il me fera la faveur de m'ouvrir ce carnet.

— Je l'ai brûlé.

Comment le croire ? De toute évidence, il craint la rigueur de ma critique. J'ai toutes les peines du monde à lui faire dire quel était son genre de prédilection.

— La satire !

Il n'y a pas de mots pour rendre ma surprise et mon désappointement.

O Pan ! « *ovium custos* », et vous Satyres, « *Driadesque puellae* », dans ce pays de bergers, vous ne trouveriez qu'un seul poète. Que dis-je ? Un poète qui a perdu la foi, un poète qui s'est démis. Et savez-vous ce que — pasteur — il ne rougissait pas de préférer à vos pipeaux légers ? Le fouet de la satire. Fuis, ô Muse bucolique ! fuis ces lieux où j'eus le grand tort de te convier.

II

Une chose, qui m'a tout de suite frappé, c'est le nombre extraordinaire de *cabriulè* qui sont ici au repos, brancards à terre, sur les deux côtés de la route.

Il y en a beaucoup plus que n'en peuvent posséder les habitants du *pasciali*. C'est ici, semble-t-il, comme la gare de Lyon ou plutôt le dépôt central de ces véhicules.

On ne saurait douter qu'ils n'y soient pour quelque temps, à voir comme ils sont protégés du soleil qui en disloquerait toutes les jointures. Jantes, rayons et moyeux de roues sont enveloppés d'un épais appareil de fougère — que l'on arrose même de temps à autre.

Mais pourquoi tous ces véhicules ?

Voici un berger qui arrive de la *piaghia*. Il s'arrête juste devant le perron où je suis assis au frais. Il est en manches de chemise, il a chaud, il transpire ; il a sur lui toute la poussière du long chemin qu'il a fait. C'est cependant sans apparence de fatigue qu'il saute de son *cabriulè* et en enlève le chargement qui consiste en quelques sacs de blé. Il dételle, débarrasse des harnais, le mulet tout trempé de sueur et lui passe, derrière les oreilles, la courroies d'une musette

d'orge. Tandis que l'animal affamé, y enfouissant sa tête, se met à broyer la bonne provende, lui, range son *cabriulè* sur l'un des côtés de la route, en abaisse doucement, jusqu'à terre, les brancards que la canicule a rendus cassants, puis, ayant coupé de la fougère — qui paraît être ici le coton hydrophile pour véhicules — il en enveloppe les deux roues (et vous diriez un infirmier) d'une manière de bandage ou de pansement.

Après quoi, chargé de tous les harnais, il va vers une petite remise que mon voisin, le bon vieillard taciturne a eu l'ingénieuse et louable idée de bâtir à côté de sa maisonnette, pour y loger (et ce n'est pas gratis) toute une nombreuse clientèle d'hôtes en cuir qui font ressembler la bonne auberge à une boutique de bourrellier.

Notre berger y entre et, bientôt, en sort avec un bât.

Son mulet restauré — et désaltéré à la proche rigole d'arrosage — il lui mettra ce bât. Un, deux, trois sacs de blé sur ce bât... (On reviendra prendre ce qui reste).

Le mulet est chargé. Hautes les oreilles, alerte encore, il s'engage — et son maître le suit — sur le sentier de l'*Altu pianu*. Car l'*Altu pianu* n'est relié à la route nationale que par quelques sentiers dont le plus important est celui-ci. Un chemin muletier qui s'embranché sur une route carrossable... Nous sommes juste à la bifurcation. Ici, l'on laisse les *cabriulè* — et c'est pourquoi il y en a tant — pour prendre le bât. Ici, les bêtes de trait deviennent bêtes de somme.

Et je suis des yeux ce berger que son mulet précède. Quand le mulet s'arrête pour souffler un peu,

— *Zo !* fait l'homme pressé d'arriver avant la nuit.

Et il y a, dans son exclamation impérative, une affectueuse nuance d'encouragement.

Les chemins corses — qui sont très accidentés — passent souvent sur des rochers dont les sabots ferrés des bêtes, les chaussures ferrées des gens ont comme raboté et poli le dos. C'est ce que nous appelons *una chiappa*.

Or (notre langue a ses curiosités) un fer à cheval s'appelle aussi *una chiappa*. De la *chiappa* à la *chiappa* (encore qu'elles portent le même nom) les contacts sont difficiles et plus d'un accident s'ensuit.

Il arrive qu'une *chiappa* glisse sur une *chiappa*, — un des fers à cheval du mulet sur un de ces rochers frustes. L'équilibre de l'animal est tout à coup rompu.

— *Torra !* cri le berger — toujours vigilant — en se portant au secours de sa bête qui fait un terrible effort pour se

ressaisir. Il l'épaule, il l'aide à exécuter le prompt rétablissement.

Dans le silence du soir, sa voix est d'une résonance singulière. Les voilà, homme et bête, au haut de la montée. Ils disparaissent. Dès lors, c'est ma pensée qui les suit — ou plutôt, les accompagne. Le chemin descend jusqu'au *fiummu* pour — longtemps — le longer. Nous traversons le ruisseau de *Valdu bughiu* qui, quelques mètres plus bas, se perd dans le *fiummu*.

Et c'est l'exténuante, la décourageante montée en hélice de *Tavunetu*.

Pour exprimer l'extrême fatigue du voyageur qui n'en peut plus, nous disons (comme elle a ses curiosités, notre langue a ses trouvailles) :

— « *Un passu e un chirchinnu* » (un pas et un gémissement).

Ainsi en est-il du pauvre mulet. Chaque pas — qui l'oblige à un tour de force — lui arrache un han ! à faire éclater ses flancs tumultueux. Et de péter, mon Dieu ! de tellement péter que c'en est touchant. Comme si les satisfactions de l'échappement libre allégeaient sa peine. Comme si les coups de trompette répétés de ses entrailles soutenaient son héroïque effort !

Mais tout a une fin — et même une montée corse. Le mulet s'arrête, il respire profondément. Il a vaincu. Mais il ruisselle de sueur. Son maître le laisse souffler, le bouchonne d'un frais tampon de fougère, le gratifie de quelques tapes affectueuses sur la croupe. Et le bon mulet, touché, comme ragaillardé par cette caresse, n'attend pas qu'on lui dise de reprendre sa marche.

La route qui, désormais, montera à peine, fait — sinieuse — toutes sortes de gentillesses et de grâces. Comme si elle le disputait au *fiummu* dont elle suit le cours et qui, tout proche de sa source, n'est ici qu'un ruisseau... (un bel enfant gazouillant et vif). Elle en traverse les affluents qui sont des ruisseaux encore plus petits, plus clairs et plus gracieux encore, aux rives ourlées (c'en est la première apparition) de ce gazon miraculeux qu'on nomme *u qarghiolu*.

Nous avons laissé à notre gauche, dans la tendre verdure des fougères, la bergerie de la *Fissa*. Il y a maintenant plus d'un indice que nous approchons d'un lieu habité. Ne fût-ce que cette alacrité d'allure, toute nouvelle, du mulet qui sait que, tout à l'heure, délivré de la somme et du bât, il se roulera dans la terre fraîche. Et voici, parmi d'énormes

rochers gris, de grises cabanes en pierre sèche, couvertes de copeaux et de grosses pierres. C'est *Frauletu*.

Mot qui signifie : la fraisière. Mystères de l'onomastique ! Vous chercheriez vainement ici la vivace et prolifique plante trifoliée aux fruits de corail. Peut-être s'en trouvait-il aux temps reculés où les « lieux-dits » reçurent leur nom de baptême. Mais il est plus probable qu'il n'y en eut jamais qu'au temps des fées ou des naïades. Et mon imagination — vagabonde écuyère de la fantaisie — de sauter sur cette idée-là.

A la place des grands rochers et des masures sordides, brillent les rubis innombrables d'un champ de fraises mûres. D'adorables formes blanches se baissent vers ce tapis de délices et des mains divines font ce même geste élémentaire dont la grâce m'enchanté, de porter l'exquise pâture à des bouches gourmandes et mutines. Espiègleries, rires frais... Ce sont, évadées de leurs chantantes urnes, les naïades de tes sources, ô montagne ! Et tout à coup, panique, cris éperdus, mêlées, scènes de rapt dans le jus et le parfum des fraises écrasées. Les satyres sont venus...

Et voilà ce que c'est que de suivre, dans une mythologie incertaine, une imagination déréglée jusqu'au dévergondage.

Je ne retrouve plus ni mon mulet, sans doute en quête d'un lieu frais où se rouler, ni mon berger qui doit s'être laissé choir de fatigue sur un billot de hêtre, en attendant que sa femme lui apporte la grande écuelle pleine de soupe.

Un sentier m'a mené à la fontaine du *pasciali* que quitte, comme j'y arrive, sa *tinegda* débordante sur la tête, une jeune bergère. Et si la pastourelle n'a pas de beaux traits, elle me séduit, du moins, tandis qu'elle s'éloigne, les deux mains appliquées aux flancs de sa seille et les deux bras en anses d'amphore, par la souplesse de sa taille et l'harmonieux balancement de ses hanches aux rondeurs sans défauts.

C'est une humble fontaine du type le plus commun et, dirai-je, du type classique des humbles fontaines qui désaltèrent le passant le long de nos sentiers.

Au bord d'un agreste chemin tant soit peu fréquenté, une eau s'épanchait-elle ? *I nosci majori* — avec ce sens de la solidarité qu'apathiques dévôts de l'Etat-Providence leurs descendants ont si complètement perdu — nos ancêtres, dis-je, captaient le précieux filet de fraîcheur. Et en ce lieu (architecture sommaire, mais d'une rusticité charmante) s'élevait — pour des siècles — une fontaine.

Voici un *occhj*. Vous ai-je dit qu'en corse — ou tout au

moins dans notre dialecte de l'*Alta Rocca* — il n'y a qu'un mot pour désigner une petite source et l'organe de la vue ? Oui, dans notre langue — n'est-ce pas qu'elle a sa poésie ? — une source s'appelle un œil... Sans doute, à cause des larmes...

Voici donc *un occhj*, une source. Elle sort d'un trou, déhiscence profonde et mystérieuse d'un rocher ou du sol. Sur une plate-forme en pierre sèche, on a posé et bien calé, à la hauteur du point d'affleurement de l'eau, une dalle bien polie, travaillée au pic et à la pointe, qui s'allonge et s'achève en bec. Au centre, se creuse — bien arrondie — une cuvette d'où partent, en ligne droite et dans le sens de la longueur, deux rigoles dont l'une va recevoir l'eau et l'autre la déverse.

L'humidité qui — transmuant en pierres précieuses les feldspaths du granit — enrichit ce muflle de pierre d'émeraudes et de rubis, lui fait, à la longue, une ruisselante barbe de mousse (mais plus ample est la barbe, moins bonne — assure-t-on — est l'eau). Un passant ingénieux lui a mis au bec — tel un porte-cigarette à la lèvre d'un fumeur — une feuille d'ellébore qui, faisant office d'un triton dont elle rappelle vaguement la forme, éjecte la frémissante gerbe liquide.

Telles sont, en général (je vous laisse à imaginer le cadre toujours agreste) nos fontaines champêtres ; et celle-ci n'a garde de se singulariser.

Elle passe pour une des plus fraîches qui soient.

Pour nos bergers qui reviennent de la *piaghia*, cuits et bronzés par le soleil, la bouche cornée et la carcasse fiévreuse, la première qualité d'une eau, c'est (avant même la légèreté) qu'elle soit fraîche, mais fraîche à vous scier les dents.

« *Vi silpa i denti* » (elle vous tranche les dents) disent-ils. Ce qui est, dans leur pensée, la plus forte expression de l'éloge, la suprême réclame. Et d'évoquer une opération barbare entre toutes, loin de leur donner — comme à vous ou à moi — la chair de poule, les porte — semble-t-il — au septième ciel.

Il vous arrivent avec de vieilles soifs inextinguibles, d'incroyables fringales d'eau fraîche. Ils courent aux sources bien connues, se ruent (et parfois, transpirants encore) aux eaux miraculeuses qui, seules, éteignent le feu mauvais dont brûlent leurs veines. Lèvres altérées, bouches avides. Et de boire, de boire à longs traits. Glou ! Glou ! Eperdûment. Et d'y revenir. Car ces eaux-là ne gonflent pas. Tant

elles sont légères ! Et si vite passent-elles au travers des reins (quel nettoyage !) qu'à peine en a-t-on bu... Vous me comprenez... et je vous avais, d'ailleurs, bien dit que Vittel n'opère pas mieux...

Mais que d'imprudents à qui leur fringale coûte la vie ! On vous parlera de sueurs arrêtées, de pneumonies doubles. Et comment amener ici un médecin ? Morts brèves. Après quoi, c'est la funèbre descente — par le sentier que vous connaissez — jusqu'à la route carrossable où l'on a laissé le *cabriulè*, où l'on trouvera le cercueil. Sur un brancard improvisé, quatre hommes portent — bien ficelé — le mort dont la tête bringuebale. Toute la bergerie suit, les hommes — dont beaucoup sont à cheval — les femmes toutes à pied. Et ce sont d'horribles cris, des invectives à Dieu et aux saints, des prosopopées délirantes, des trépignements et les *vocerì*, — tout le haïssable pittoresque des funérailles corses qui se serait déjà perdu si les bergers ne le gardaient scrupuleusement.

Nous sommes ici à l'orée de l'*Allu pianu*. Ici, la hêtraie finit qui couvre de ses masses compactes le versant zicavais. Les derniers arbres, qui laissent derrière eux la vague d'assaut dont vous percevez la rumeur profonde, se sont déployés à leur guise et, ayant de l'espace, ont crû en largeur non moins qu'en hauteur. Ce sont, pour la plupart, des colosses magnifiques, pareils, dans l'armée végétale, à ces géants poméraniens que recherchait le Roi-Sergent.

Ils nous cachent (tenez, elle est là) la chapelle de Saint-Pierre aux liens, — un vieux, très vieil oratoire (il date, assure-t-on de l'an mille) qu'entretient (non moins vieille) la famille Leccia de *Zicau*. Humble construction basse et trapue, aux pierres antiques rejointoyées de mortier récent. Tuiles que le temps a noircies, le lichen et la mousse tachetées de gris ou de vert. Une lourde porte, flanquée de deux petites ouvertures d'où l'on peut voir le rustique autel et un Saint Pierre sculpté sur bois, d'un art rudimentaire et gauche.

Ce lieu solitaire se peuple une fois l'an : le premier jour d'août. Sous les nobles hêtres, le long d'un petit ruisseau, se dressent — planches sur chevalets — d'immenses tables d'un jour. Tous les Leccia de *Zicau* sont là pour fêter leur saint, l'auguste patron de leur féconde race essaimeuse — et entreprenante avec succès (pensez donc, une famille qui a Saint Pierre pour protecteur...) Et tous les bergers de l'*Allu pianu* y viennent — endimanchés et fervents — de leurs *pasciali* aux beaux noms sonores. Ecoutez : A *Fissa*,

Frauletu, I Croci, I Cavagdara, U Pagdaghiôlu, Teppa rotonda, A Marinascà.

Le curé de *Zicau* dit la messe. Procession, sermon sous les hêtres. Les âmes assouvies, la chair réclame son dû. Et si elle le prend ! Au delà même et bien au delà de son dû... Mangeailles. Beuveries.

Laissant à notre gauche la hêtraie, gravissons cette hauteur arrondie. Jusqu'à la puissante barrière bleue de la chaîne d'Incudine, s'étend (et nous le tenons sous le regard) un vaste territoire où pas un arbre ne pousse au ciel sa verte fusée.

L'*Altu pianu* (car c'est bien lui) est d'une austère nudité. Si la première partie de son nom dit vrai (il est en effet d'une altitude élevée) la seconde n'est qu'à-demi exacte. Ce n'est pas une plaine, mais plutôt un plateau mamelonné. D'ici, l'on ne voit même que croupes, que dos, qu'épaules. Arides. Il n'y pousse guère que plantes épineuses ; et, rampant de leurs longues branches tordues, en tous sens jetées, pareils à je ne sais quels poulpes végétaux ou à des nœuds de serpents velus, les genévriers aiguissent à ce point leurs minuscules feuilles dures, qu'ils en semblent tout hérissés de piquants.

Mais entre ces hauteurs revêches qui nous les cachent, se creusent, plus ou moins évasés, des vallons merveilleux : *Velacu-Cau, A'Vignola...* Il y a même une vraie plaine. *a pian'd'Urnucciu*, — c'est-à-dire la plaine de *Rinucciu della Rocca* qui y livra aux Génois bataille rangée. (L'indomptable vieux prince traqué ne guerroyait plus qu'en montagne et il avait ici, au sommet de ce piton formidable qui domine sa plaine et pareillement consacré à sa mémoire, un inviolable asile de pierre qui garde aussi son nom. *Pian'd'Urnucciu, Punta d'Urnucciu, Castegdu d'Urnucciu...* Le peuple a sa façon de faire durer le souvenir d'un homme, autrement efficace que les pauvres procédés, si souvent risibles, des autorités officielles. Une plaque scellée dans le mur d'une maison devient vite illisible ; une plaque bleue au coin d'une rue, on la remplacera tôt ou tard, au profit de quelque « illustration » que l'actualité impose. Le marbre périt et le bronze même... Mais une légende, un proverbe, un « lieu-dit » ne meurent pas, greffés qu'ils sont sur le langage populaire nourri de sèves toujours jeunes.

A leur dernier seigneur qui ne fut pas irréprochable mais qui se racheta par un long héroïsme et une mort inouïe, à celui qui dit : *jamais* aux Génois et fit en sorte qu'ils ne l'e-

rent même pas à l'état de cadavre, les populations de l'*Alta Rocca*, reconnaissantes, ont conféré l'immortalité du « lieu-dit ».

Revenons à nos vallons, à notre plaine de féerie.

La fée, ici, c'est l'eau.

Elle file, heureuse et claire, au creux de ces vallons, en petits ruisseaux d'une sinueuse agilité ; ou, dans cette plaine, elle prend le plus long, flâne et muse (frétillante cependant) et s'amuse à tracer — en vif-argent — de grandes boucles qui ne prennent pas garde qu'elles se ferment, se coupent, s'emmêlent, comme sur le feuillet de l'écolier distrait dont, à l'exemple de l'esprit, la main vagabonde...

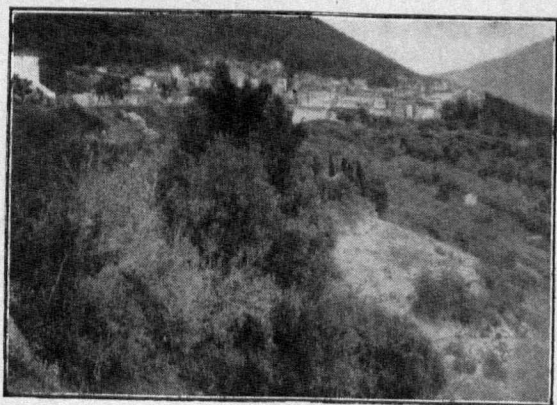
Et cette eau mutine tire de son long sommeil d'hibernant *u jarghiòlu*, ce gazon merveilleux dont je vous ai parlé.

Oui, dès que les quelques pieds de neige dont ces lieux se couvrent pour un hiver de huit mois, se sont convertis en mille ruisselets, — au chant des eaux, *jarghiòlu* s'éveille. Et de germer. Et d'étendre sur cette terre pelée, sa belle moire d'un vert foncé. Il est gorgé de sèves trop longtemps recluses qui ne se contiennent plus. Il se gonfle, il se bosselle. Il va éclater en exubérances végétales pour le clair acier des faux ! Non. Il reste toujours court, comme si, chaque nuit, une tondeuse prussienne le ramenait à la stricte ordonnance.

Mais il est incroyablement fourni, compact, dru. Qui douterait que ce gazon ne soit à ressorts, soyeuse étoffe d'un fabuleux sommier ? Marchez dessus. Les fins ressorts cèdent, mais pour — aussitôt — se détendre. Votre pied s'enfonce dans du mou, mais — aussitôt — retourne sur soi, comme refoulé d'un brusque coup d'échine par quelque génie souterrain dont il a troublé la quiétude. Et vous allez — écartant les bras pour ne pas perdre l'équilibre — grisé autant qu'émervéillé par l'élasticité de votre pas. Il vous semble avoir des ailes aux pieds comme Mercure ou Iris. Allez-vous prendre essor, dans l'air pur et trop léger des altitudes ? Ivresse ! Euphorie ! A l'arrière-plan, cependant, passe, comme une ombre, avec le souvenir de certaines lectures, une vague appréhension. Ces prairies fluctuantes ne reposeraient-elles pas sur quelque gouffre perfide ?

La réflexion vous rassure. Ces prairies vivent sur une mince nappe d'eau que retient (et il est solide) le dur granit corse.

De l'eau, le peu de terre qu'emprisonne, dans ses mailles extraordinairement serrées, le tissu des racines... avec cela, *u jarghiòlu* est d'une vitalité prodigieuse. Pas de ces fleurs



Olmetu

Le village, patrie de Colomba, est situé sur le versant d'une colline, face au soleil levant, et au milieu des oliviers. Le site est agréable autant que pittoresque.

variées qui égayent les foins et les autres gazons : il en étouffe les germes. Il n'y a que la robuste gentiane qui résiste à sa force de constriction — que rien n'égale, si ce n'est sa puissance de renouvellement.

La brebis qui l'a brouté ce soir (et vous savez comme, broutant, elle tranche ras) ne reconnaîtra plus, demain, les ravages de sa dent. Festin miraculeux ! Broutez, repaissez-vous, brebis et chevaux et bovins. Pourvu qu'un été brûlant succédant à un hiver sans neige — mais c'est si rare ! — ne tarisse les eaux nourricières, plus vous en mangerez, plus il vous en sera servi.

Qu'un de ces *porci di banda* qui, à demi sauvages et maigres comme harengs-saurs, pourchasse dans la vase et sous la terre, le lombric (gibier illusoire), — que, de son groin infatigable et destructeur, un porc ait fait à son beau velours, à la trame de ses racines, une plaie béante et, diriez-vous, irréparable... Aussitôt notre *jarghiôlu*... toutes ses réserves vitales entrent en jeu, se portent vers l'insupportable trou à occlure sans retard. Et vous voyez le jeune gazon bourgeonner comme, après une opération chirurgicale, les chairs saines. Je vous défie bien (si vous repassez dans quelques jours) de retrouver l'endroit où il fut fait une reprise.

Ce dont *jarghiôlu* paraît s'offusquer le plus, c'est du lit des ruisseaux qui le nourrissent. Il est le mendiant ingrat qui abhorre son bienfaiteur et ne connaît pas de repos qu'il n'ait masqué l'humiliant bienfait. Ces profondes rigoles où résonne la ritournelle des eaux vives, il les prend, dirait-on, pour de honteuses estafilades. Il a hâte qu'elles se ferment. Tout le long de chaque ruisseau, il dispose, il pousse ses verts bourrelets qui, de jour en jour, se rapprochent. En voici deux qui se joignent, se confondent comme — pour l'indissoluble baiser — deux lèvres amoureuses. Et c'est un pont de gazon, un solide pont sur lequel vous pouvez passer sans crainte. De proche en proche, les bourrelets se rejoignent, se joignent par-dessus le ruisseau qui se perd, échappe à la vue. Passerelles, ponts, aqueducs... Ainsi l'eau joue à cache-cache, tantôt frétilant à la lumière, tantôt disparaissant sous les arches, les voûtes de gazon.

Oh ! Oh ! Oh ! une truite... Elle a filé comme un trait ; elle s'est éclipsée... Vous la revoyez plus loin pour la perdre aussitôt de vue. Elle joue à cache-cache, comme l'eau...

...Et il n'est pas de pâture plus substantielle que ce *jarghiôlu* ; aucune dont les bêtes soient si friandes. Aussi ne

sauriez-vous les compter, dans ces vallons et sur cette plaine. Troupeaux de brebis ; vaches avec leurs veaux ; juments avec leurs poulains ; et des chevaux et des mulets, et des bœufs et des taureaux...

Mais j'ai décrit cela ailleurs... (1) Et je n'ose me répéter, — mal convaincu, en dépit de l'adage, que les choses répétées plaisent...

NATALI.

L'ILE DE BEAUTÉ

Notes d'un voyage à bicyclette

III

LA COTE OUEST

Dixième étape : *Proprianu à Bicchisanu* (24 kms)

Le ciel est pur, la mer calme est d'un bleu d'azur. Un paquebot de la Cie Fraissinet appareille pour Ajaccio.

Dès le départ nous franchissons plusieurs collines limitant le golfe. Route large en bon état, sans ombre et poussiéreuse. Le fond du golfe est formé d'alluvions, il est dépourvu de cultures ; on voit, à notre droite, l'établissement de bains de Baracci.

Le chemin grimpe alors continuellement jusqu'à Olmetu visible de loin à flanc de montagne, dans les oliviers. La pente est régulière, mais le sirocco apporte des effluves si chaudes que c'est à peine si le parfum des oliviers en fleurs, des seringas et de l'infinité de fleurettes champêtres nous fait dresser la tête. Dix kilomètres en deux heures, tel est le compte-rendu de ce trajet, assez peu attrayant d'ailleurs malgré de belles échappées sur l'aimable golfe de Pro-

(1) « Nos Géorgiques ».

Nous signalons à nos abonnés que notre collaborateur, M. Natali, a publié un autre roman : **L'orageux retour**, qui a eu les honneurs du rez de chaussée dans le **Temps**. Ce grave et ancien quotidien en a fait son feuilleton pendant les derniers mois de 1932. C'est dire par là que le talent de notre compatriote a trouvé une consécration méritée. Nos lecteurs partageront certainement notre appréciation.

priann et malgré l'abondance des olivettes ; il fait réellement chaud. Vivement les montagnes et les sources fraîches.

Arrivée en débandade à Olmetu, où nous regardent défiler les habitants assis ou couchés sur les murettes de pierres, à l'ombre des arbres. Après une longue sieste, grimpée à petite allure du col de Celuccia. On y accède par de nombreux lacets d'où nous avons un beau panorama sur le fond du golfe de Proprianu. La vallée de ce torrent est plus verdoyante que la région que nous venons de traverser, mais il n'y a pas de cultures.

Du sommet la vue est profonde sur la vallée du Taravu. Les montagnes sont beaucoup moins élevées et moins rudes que celles du centre. La campagne est verdoyante, plantée d'oliviers, de châtaigniers et de chênes-lièges. Par endroit, le maquis épais est parsemé de fleurettes.

Casalabriva est niché dans une étroite dépression entre les monts Carolo et d'Àroga. La route descend maintenant et domine de très haut le Taravu ; le site est agréable. Un tournant brusque découvre les villages de Petretu et de Bicchisanu aux maisons disséminées sur les pentes autour de trois belles églises au clocher élancé. Il fait un vent très violent qui m'oblige à chercher un point d'appui pour photographier le panorama.

Onzième étape : *Bicchisanu à Ajaccio* (45 kms) (1)

Peu après le départ de Bicchisanu la route traverse la vallée du Taravu près des ruines d'un vieux pont abandonné dans un site embroussaillé.

Elle remonte ensuite le cours du Lamasina entre des collines aux pentes douces, en partie boisées. Les talus sont garnis de fleurs roses ou blanches qui embaument l'air. Torgia, à proximité d'un joli moulin, est un hameau squellettique.

On traverse peu après le ruisseau ; la montée s'accroît pour sortir de la vallée et atteindre le gros bourg de Grossetu encadré de verdure. Les beaux arbres plantés le long de la route nous rafraîchissent, mais pas autant que l'eau claire de la fontaine communale.

(1) M. Lamonnerie et ses camarades vont emprunter ici une partie de l'itinéraire suivi, à bicyclette encore, par M. Edouard Herment, dont on pourra lire les articles si vivants dans les numéros de 1926 et ceux de 1927. Nos lecteurs trouveront un réel intérêt à comparer les impressions des deux caravanes entre le col de San Giorgiu et Portu.

La dénivellation est moins importante, les pentes sont plus vertes et cultivées de vignes. Le moulin d'Apa est situé dans un frais et gentil bocage.

Ascension facile du col de San Giorgiu, d'où la vue s'étend sur tout l'itinéraire de la matinée, panorama superbe, le vert domine piqué çà et là des tâches grises des villages.

Nous descendons maintenant jusqu'à Cauro caché dans la verdure, sur un petit plateau qui commande deux ou trois fraîches vallées. Les maisons hautes et propres, bâties en bordure de la nationale 196, sont à peu près toutes sur le même plan, cas exceptionnel en Corse ; la route plantée d'arbres donne à l'agglomération un air de petite ville avenante et coquette.

Le soleil se cache derrière de gros nuages au moment où la vue sur l'immense golfe d'Ajaccio se précise. Il a fallu franchir, pour y arriver, le Mutoleggiu, puis les vallées du Prunelli et de la Gravona, pour ne citer que les principales, et bien entendu escalader des collines qui les séparent.

Le Prunelli et la Gravona, qui mêlent leurs eaux dans la plaine de l'Or, sont des rivières en tous points semblables. Ici, en plaine, leur lit est large et encombré de galets, leur débit est peu important. Nous sommes loin de la beauté des torrents de montagne. Mais si les premiers plans sont sans intérêt, le fond du tableau est superbe. En effet, la route contourne le golfe pendant plusieurs kilomètres et le panorama sur Ajaccio retient toute l'attention.

Nous nous abritons sous les eucalyptus, simple averse... la pluie ne dure pas en Corse. Rafraîchis par cette ondée bien-faisante nous reprenons la large allée plantée d'arbres qui aboutit en ville. Le vieux quartier est situé en bordure du port, tandis que les villas et leurs jardins fleuris forment une ville neuve qui s'étale perpendiculairement aux quais, à flanc de colline. La préfecture de l'île située face au Sud, dans le fond de l'ample golfe, jouit d'une situation privilégiée. Si l'agglomération avec ses ruelles étroites et ses hautes maisons n'a rien de remarquable par elle-même, ses atours sont bien propres à la faire valoir. La végétation exotique, les senteurs du maquis tout proche, les majestueuses et régulières murailles du Nord, prolongées à l'Ouest par les roches fauves des îles Sanguinaires, au Sud, les crêtes échelonnées qui s'avancent en pointe dans la mer, tout cela justifie la célébrité d'Ajaccio.

Douzième étape : *Ajaccio à Sagona* (37 kms)

Après un adieu à la rade d'Ajaccio, hier soir brumeuse

et à contre-jour, aujourd'hui resplendissante sous le soleil, nous lâchons, au hameau de Mezzavia, la route 193 pour la 199. C'est alors la vallée du Lavia, toute petite rivière qui coule entre des collines douces et peu élevées, mais hérissées de sommets rocaillieux. L'aqueduc qui conduit l'eau potable à Ajaccio coupe cette vallée. Quelques cultures de céréales, des vignes envahies d'herbe, des oliviers et partout ailleurs le maquis nu. Chaleur toride, pas de sources, plus d'arbres, route blanche en médiocre état, qui grimpe sans cesse, voilà réunis tous les éléments du calvaire du cycliste. Mais cela ne dure pas.

Au col de Listincone, se dessine le village d'Appiettu, haut perché sur les pentes qui séparent les vallées de la Gravona et de la Liscia.

La brise souffle ; encore qu'elle ne nous aide pas, elle nous apporte un peu de fraîcheur marine bien agréable. Jolie vue sur le petit golfe de la Liscia, encadré de sable blanc.

Après le passage du col de San Bastianu, nous descendons sans perdre de vue le golfe de Sagona, plus évasé que celui d'Ajaccio et entouré de hauteurs moins élevées.

Aussitôt après Calcatoggiu, bâti en gradins au flanc du mont Croce, la route plonge brusquement vers le golfe de la Liscia, entouré de rochers gris et fermé au loin par le cap de Capigliolu surmonté d'une tour. La mer bleue et calme est comparable à un grand lac. A droite, les collines sont couvertes d'un maquis serré, fleuri de blanc. La route est en assez bon état et en pâlir. Mais la poussière est abondante, surtout après le pont sur le Liamone, lequel s'attarde dans des marécages dénués d'attraits.

Puis quelques vignes et des plantations d'eucalyptus meublent ces solitudes. Dès le petit cap de San Giuseppe, la côte est de nouveau déchiquetée, rocheuse et dominée par de hautes collines. Au loin, tout au fond de la baie, la plage blanche de Sagona est déjà visible, mais ce n'est qu'au dernier moment que le mince hameau se découvre. Pitoyables restes d'une ancienne cité prospère.

Arrivés très tôt à cette fin d'étape, nous en profitons pour faire une longue sieste sur la plage. Le petit port se vide peu à peu des quelques barques qu'il abritait. Les pêcheurs partent relever les casiers à langoustes, à l'extrémité de la pointe de Puntiglione.

Treizième étape : *Sagona à Portu* (45 kms)

Au réveil, le temps est beau, l'air vif et frais. La route finit de contourner le golfe de Sagona, puis elle passe au

pied de la vieille tour de guet, double le cap de Puntiglione et s'encastre dans de hautes roches à pic sur la mer.

Un maquis rampant est à peu près l'unique végétation.

De la pointe de Molendinu, élevée d'une centaine de mètres au-dessus des flots, vue panoramique superbe sur la baie, le cap déchiqueté et la ville de Cargèse, éclatante de blancheur, dans une campagne gris verdâtre.

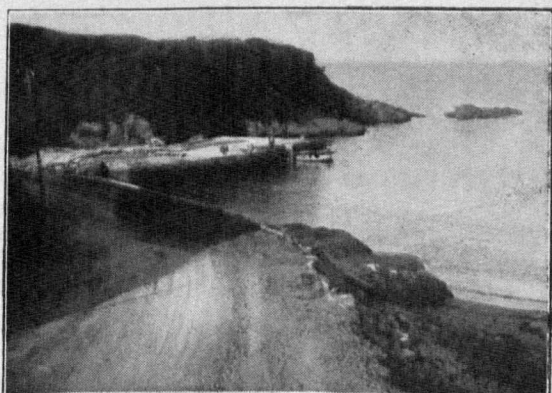
Dans la montée qui précède la bourgade, la route est jalonnée de chapelles funéraires de pierre sculptée, de marbre, de grès vernissé, égayées de lis, de roses et assombries de cyprès.

Cargèse est une ancienne colonie grecque demeurée vivace. L'agglomération, bien bâtie et coquettement fleurie, ne ressemble à aucun des villages rencontrés jusqu'ici. Deux hautes églises, dont l'une à coupole peinte en jaune, dominant tout le paysage. Près d'une fontaine, à l'extrémité du bourg, vue sur le vallon et la mer. Quittant le rivage qu'elle vient de longer pendant 25 kilomètres, la route s'enfonce alors dans les terres. Cependant, de temps à autre, belles échappées sur les côtes rocheuses et très découpées des golfes de Peru et de Chioni.

Le soleil darde des rayons de feu et nous fatiguons tant soit peu pour remonter la vallée de Lomberlacciu et atteindre le col de San Martinu où un beau panorama nous récompense de nos peines. Un dernier effort pour atteindre le col de Lava et jouir d'une grandiose vue d'ensemble sur Piana et les célèbres calanches dont les rochers mordorés ou fauves hérissent leurs têtes décharnées. Il faut aller maintenant très lentement pour ne rien perdre de ce magnifique paysage.

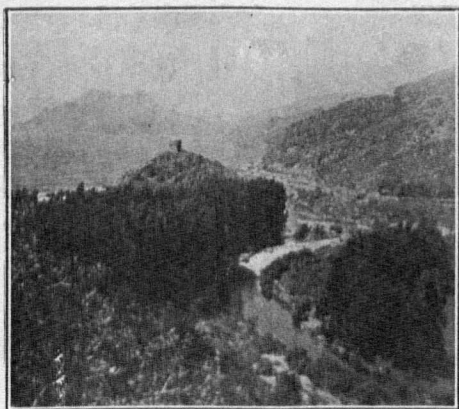
Tout d'abord, Piana se présente, qu'il est bon de visiter. Ses rues étroites, courtes, tortueuses, s'enchevêtrent au bord de l'éperon rocheux sur lequel est plantée l'agglomération. En même temps que l'on y verra de typiques et pittoresques constructions, on pourra, de ce belvédère, admirer la beauté du site chaotique qui l'entoure.

Dès les dernières maisons, la route passe dans un ravin, pour remonter aussitôt au col de Mezzanu ou Geneparu. Puis une forêt de sapins franchie, on pénètre dans les calanques. Là, il faut absolument aller à pied. Il est impossible de se trouver devant un tel amas de rochers profilant dans le ciel l'incarnat granitique de leurs arêtes fines et élancées et de rester insensible à la magnificence de la nature. Ce spectacle grandiose, peut-être unique, vous arrête malgré soi. Et cet enchantement dure pendant deux kilomètres.



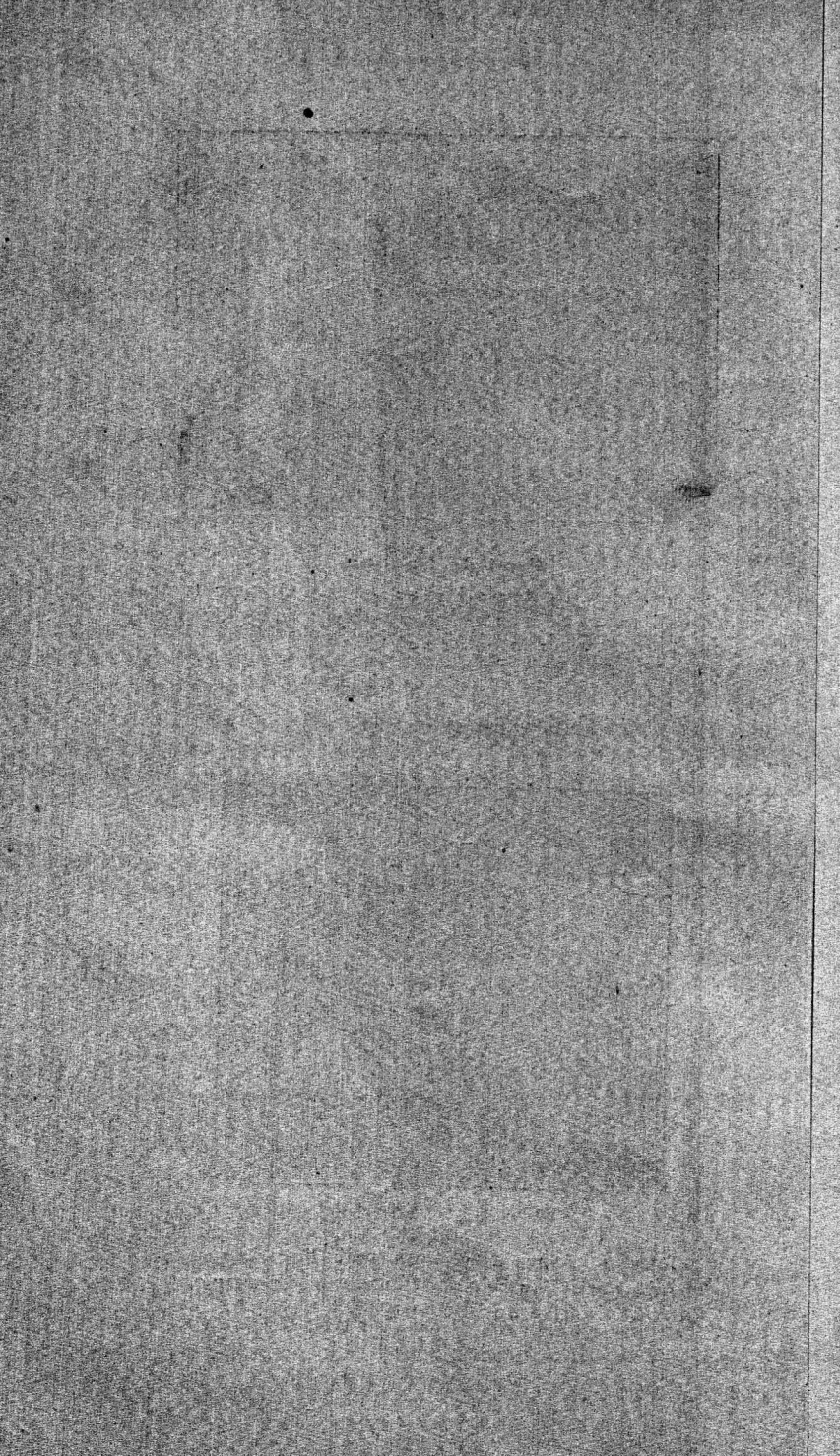
Port de Sagona

L'anse est bien abritée et l'on se propose d'y construire un quai pour la rendre accessible ; mais rien ne rappelle qu'il y eut là un ancien évêché.



Portu

Golfe et rivière de ce nom, mais l'un est peu hospitalier et l'autre peu utile, car torrentueuse. La tour domine un îlot ensablé.



La coloration changeante et vive des murailles, des obélisques, des boursofflures de pierre, les défilés et les ravins étroits, rongés par un ruisseau qui s'y infiltre, les reflets d'une mer bleue et transparente, le vert vigoureux des pins élancés, c'est là, indiscutablement, l'un des plus merveilleux paysages qui se puissent voir. Ce majestueux défilé se termine brusquement à l'entrée de la belle forêt de Piana où abondent les chênes verts, les bruyères arborescentes, hautes de plusieurs mètres, et les arbousiers.

Descente rapide, route mauvaise, il faut freiner constamment, mais le trajet reste très agréable. A nouveau, belles échappées sur les eaux bleues de l'admirable golfe et sur les montagnes « rouille » descendant à pic jusqu'au rivage. On voit fort bien le fond du golfe et sa plage de sable doré. Une vieille tour, à demi rasée, surmonte une presqu'île rocheuse, rose et dénudée qui se détache du rivage pour protéger l'embryon de petit port.

Nous cotoyons maintenant, toujours en descendant, le bord méridional du golfe, de l'estuaire plutôt, de la rivière de Portu, plaine large de plusieurs centaines de mètres, plantée d'une forêt serrée d'eucalyptus aux troncs gris dépouillés de leur écorce qui pend en lianes recroquevillées.

.. .. .

Nous achevons ici la visite de la côte Ouest de l'île, cette gigantesque lame de scie, aussi dentelée que la côte Est est rectiligne. Les quatre grands golfes, clos de montagnes en étroit contact avec la mer, constituent, chacun avec ses particularités, d'attrayants, d'incroyables paysages, qui forcent l'admiration. Le touriste en reste émerveillé. Pourtant, s'il nous fallait, à tout prix, faire un choix, nos préférences iraient à celui de Portu, pour ses proportions harmonieuses et la coloration exceptionnelle de ses contours.

Quatorzième étape : *Portu à Al bertacce* (53 kms)

La vallée du Portu. — La première partie de l'étape doit nous conduire pour le déjeuner à Evisa (830 m. d'altitude) ; ce sera le record de l'ascension dans une matinée.

Tout d'abord montée continue, mais régulière en forêt. L'air est frais, le soleil perce les nuages et on le devine plein d'ardeur. De vastes étendues de châtaigniers, de fougères couvrent le flanc des monts parmi lesquels les sources jaillissent nombreuses. Nous nous élevons progressivement dans la vallée du Portu que l'on voit à peine. La dépression est large, haute, les roches roses comme celles des Calanques sont magnifiquement éclairées. Elles ressortent en contraste avec

les touffes d'arbustes verts. On aperçoit bientôt sur le versant opposé à flanc de montagne le bourg d'Ota, aux maisons grises coiffées de tuiles rouges. C'est une grosse agglomération bâtie tout au long de la route qui la relie à Portu. Autour, petites cultures soutenues par des murettes. La route n'est pas bonne, les virages à faible rayon sont tous arrachés et ensablés.

La forêt nous abandonne en escaladant le col de Cappiciolu, la route taillée dans des croupes est parfois surplombée de hauts rochers rougeâtres. Arrêt au col, pour admirer le magnifique chaos de la Spelunca, massif de murailles montagneuses aux crêtes aiguës et grises, aux flancs dénudés barrant l'horizon au nord, à l'est et au sud. En arrière, vue en enfilade de la vallée et du golfe de Portu, panorama de toute beauté.

On remonte alors la vallée d'un affluent du Portu, puis on se rapproche à nouveau de la Spelunca, occasion pour jouir sur une autre face de ce merveilleux site.

La route suivant les méandres de la vallée offre peu de dénivellation jusqu'au pont de Tavolella. Belle vue sur le village de Marignana dans un repli de la montagne bien au-dessus de nous. On attaque ensuite la forte rampe s'élevant au flanc de la vallée pour atteindre le plateau sur lequel Evisa est bâti dans une situation magnifique à proximité de la forêt vert sombre.

On y a une vue étendue, par delà les monts, jusqu'à la mer. La route monte durement dès les dernières maisons pour rejoindre la nationale 195 et rentrer aussitôt dans la forêt d'Evisa, peuplée de hêtres et de châtaigniers. Voie en bon état et cyclable sur les bas côtés. Le soleil est caché, le temps est lourd et le tonnerre gronde lorsque nous arrivons à la magnifique forêt d'Aitone.

Composée en majeure partie de pins larice (1) énormes et de grande hauteur, aux fûts alignés et droits, c'est à peine si, à travers l'épaisse voûte d'aiguilles vertes, nous pouvons apercevoir le ciel. On monte au rebord de la vallée d'Aitone.

Autant le versant où nous sommes est boisé, autant celui opposé est rocailleux et à pic. De hautes montagnes granitiques vert de gris le dominant.

Les sources abondent tout au long du chemin ; la sylve est verte et abondante. L'altitude augmente toujours. Les pins nous quittent bientôt, remplacés par des sapins, des épicéas,

(1) Il faut écrire **larice**, suivant la prononciation corse, dérivée du latin **laryx**, **laricis** ; (pluriel : **larices**).

des hêtres et des bouleaux. Sur plus d'un kilomètre, de part et d'autre du col de Verghiu, il n'est pas un arbre qui n'ait été cassé, décapité, incendié par la foudre.

Le plus élevé des cols corses est encore plus dénudé que celui de la Vache. A cette heure, il est impressionnant. Personne naturellement dans cette grande étendue pelée, semée de pierriers. Le temps est couvert, la température est froide. De chaque côté de la mince arête la route s'enfonce brusquement dans la forêt ; l'aspect sinistre des lieux, l'étendue du panorama sur les cimes neigeuses en font un paysage peu ordinaire. Calme nature, que troublent seules les clochettes d'invisibles brebis.

Le Niolu. — Nous glissons doucement sur l'autre versant par de nombreux lacets brusques et ensablés.

La forêt de Valdoniellu est belle, magnifique même. Ses hautes frondaisons font que la fraîcheur y est extrême. On enjambe nombre de ruisseaux courant en cascates dans le fond des ravins. A chaque pas, des sources pleurent sur les rochers moussus.

Après le vaste pré vert de la maison forestière de Ciattefinu la route, par un large détour, traverse sur un vieux pont de bois le ruisseau de Valdoniellu ; le site est beau, l'eau rapide du torrent écume en bondissant sur des rocs et des galets.

Puis c'est le minuscule hameau de Popaja, encore une maison forestière et c'est la fin de la grande forêt. Nous voici dans le Niolu, changement brusque de décor.

Le paysage d'un gris terne est moins attrayant ; pas de cultures ; immenses étendues de maigres pâturages d'herbe rase, semés de pins isolés et de blocs de granite qui s'étendent jusqu'à la base des montagnes rondes et dénudées.

On traverse le Golu à Ponte Altu. C'est ici une rivière de montagne, décrivant de longs méandres entre des berges aplaties et sans arbres.

Tard dans la soirée, nous atteignons Albertacce, terminus de l'étape, village étendu le long de la route, tout près de la belle chaîne du Cintu.

Quinzième étape : *Albertacce à Ponte Leccia* (39 km.).

Le soleil est déjà haut lorsque nous quittons le bourg de vieilles maisons grises. La route en palier laisse à gauche l'ancien couvent de Saint-François, traverse un affluent du Golu et pénètre dans Calacuccia. Belle vue sur la cime neigeuse du Cintu.

On se rapproche alors du fleuve. D'énormes rochers semblent barrer la route. C'est le commencement des superbes

défilés de la Scala Santa Regina par lesquels le Golu s'échappe du Niolu.

Vallée du Golu. — Pendant plusieurs kilomètres se déroule un paysage tourmenté de gorges écaillées où rien ne pousse, d'étroits couloirs de pierres, de sombres crevasses, d'éboulis.

La route ouverte à coups de mines, ou soutenue par des arches, permet d'apprécier mille aspects différents tour à tour sauvages, curieux, chaotiques, grandioses. Sinistre et impressionnant défilé dont les teintes sont cependant moins chaudes que celles des Calanques de Piana.

Ce paysage de bataille, tantôt rose, tantôt vert de gris, tantôt roux, s'apaise peu à peu, la hauteur des versants diminue, la vallée s'évase, l'horizon s'élargit. Les innombrables blocs érodés, creusés de cavités, arrondis, posés en équilibre à flanc de montagnes, ou bien tombés dans le lit même du Golu qui les bafoue et les ronge, diminuent d'importance sinon de nombre. En arrivant à Ponte Castirla, la vallée s'ouvre complètement, la verdure s'empare des parties basses, quelques champs de vignes envahis d'herbes s'étalent en pente douce, soutenus par des murettes en pierres sèches.

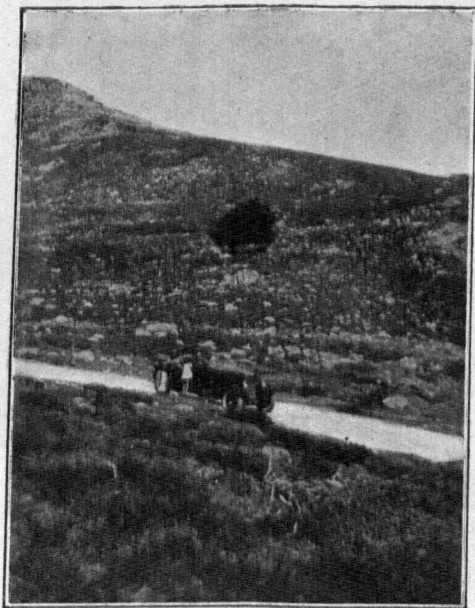
Nous bifurquons par un chemin vicinal qui remonte la vallée de l'Ancinu. Vallée verdoyante, large, assez douce à droite, mais hautement dominée à gauche par le prolongement de la chaîne du Cintu.

Le village de Castiglione, sur un éperon rocheux et boisé au pied de rocs abrupts, est visible de temps à autre. En face de nous, la vallée se termine en cirque, au col d'Albitru où aboutissent diverses routes.

Nous n'y sommes pas encore, le soleil est chaud, la rampe est forte, la route, heureusement, est parfaitement cyclable même dans les virages, à l'encontre de celles qui sont journellement la proie des cars.

Au col, vue sur la vallée du Canavajolu. Popolasca n'est pas encore visible, mais on aperçoit le col de San Pancraziu. Légère descente, puis grimpée au village bâti sur une épine rocheuse au pied des magnifiques dentelles de la muraille grise du mont Cavallare. La route se termine en impasse. Un sentier rocailleux dessert quelques maisons puis dévale terriblement vite dans le fond du vallon, les pierres y sont en tel nombre et de telle taille que l'on dirait un escalier. Les gardes-boues s'accrochent, les pédales et les carters traînent, la roue avant butte, les branches s'empêtrent dans les rayons.

Un paysan qui surveille son troupeau avec des jumelles nous donne quelques indications sur la direction du vague sentier à travers le maquis. Sentier abandonné, inexistant qui se subdivise en une infinité de petits passages praticables.



Le Col de Verghiu
entre Valdoniellu et Aitone

sur une dizaine de mètres et qui soudain se terminent dans un bosquet d'arbustes ou dans un chaos de pierrailles.

La marche est évidemment lente et fatigante. Fort heureusement Moltifao est visible au loin et sert de point de repère.

Plus nous avançons, moins le sentier se devine ; le maquis est épais. Rencontre d'un indigène qui court après onze mulets qui lui ont été dérobés, puis d'un bûcheron, de sa femme et de sa mule. Aucun d'eux, bien sûr, ne s'attendait à rencontrer cinq cyclistes dans cette brousse.

Escalade de quelques petites buttes rocheuses, passage de plusieurs ruisseaux de peu de largeur et voici enfin la rivière et la route. Moltifao entassé autour de son église est à cent mètres plus haut, un chemin en bon état y grimpe par des lacets.

Près de l'Ascu torrentueux, les habitants d'une auberge isolée ne nous engagent pas à monter au bourg, dénué d'hôtels. Nous sommes dans l'obligation de revenir à Ponte-Leccia.

On descend alors le cours de l'Ascu, dans une large plaine couverte de maquis. La route est plate et bonne.

Seizième étape : *Ponte Leccia à Lumiu* (64 km. 500)

Dès le départ de Ponte Leccia, la route et la voie ferrée suivent la vallée du Tartagine, puis l'abandonnent pour longer le cours d'un de ses affluents, la Navaccia, ruisseau sans importance dans une vallée largement ouverte.

La campagne sans attrait est dominée par des mamelons ronds dont on frôle la base. Aucune culture ; une herbe rase et jaunie par le soleil couvre tout. Après de multiples lacets, en plein soleil, voici le col de San Colombanu d'où la vue panoramique s'étend sur les hautes montagnes du Centre, sur la Balagne, la mer et le désert des Agriates. La fraîche brise marine nous fait attarder devant ce beau paysage varié.

La Balagne. — La descente douce et le bon état du chemin permettent de contempler à satiété la verdoyante Balagne, peuplée d'arbres fruitiers, d'oliviers, de vignes et de cultures potagères. A un ample détour nous découvrons à nos pieds le gros village de Palasca, bâti en terrasses au flanc d'une colline. Puis Belgodère apparaît, planté sur un mamelon rocheux au-dessus de la belle vallée du Reginu qu'il surplombe à bonne hauteur. Successivement nous passons les petits villages d'Occhiatana, Costa, Ville di Paraso et Nessa, tous logés à flanc de montagne dans des nids de verdure.

Les nuages accrochés dans les sommets nous font craindre un moment la pluie, mais tout rentre dans l'ordre. Du vil-

lage de Felicetu, dans le fond d'une vallée abrupte et verdoyante, la vue est encore belle sur la Balagne. Derrière une arête rocheuse et grise voici Muru. L'église apparaît imposante avec son fronton et son clocher à jour. Tout autour, vieilles maisons trouées de petites fenêtres encadrées de blanc.

Au-dessus du bourg, s'élève le Capu Avazeri, gris, déchiqueté, au sommet à pic, dénudé, alors que ses flancs sont verdoyants. La route continue en corniche à 300 mètres environ d'altitude desservant tous les villages. C'est une chose remarquable en Corse que cette route en palier pendant près de vingt kilomètres qui permet de dominer la Balagne, cette fertile plaine sans habitations. On dépasse Avapessa, petit bourg en contrebas de la route sur un étroit piton rocheux, puis le col de San Cesaréu.

La route est toujours excellente et elle descend. Les villages défilent toujours perchés à trois ou quatre cents mètres d'altitude et même davantage, aucune agglomération dans la plaine. Sant'Antonin bat le record avec son église monumentale, bâti au faite d'un escarpement rocheux et gris en pain de sucre difficilement accessible.

La région est toujours verte, mais nous quittons le jardin de la Corse, cultures et plantations disparaissent. Après la campagne, la mer. Criques et plaquettes. Le soleil jaune pâle fait scintiller de mille feux d'or les vagues jusqu'au rivage. Joli spectacle.

Près de Lumiu, perché au-dessus de la route et face à la mer, nous mettons pied à terre.

Dix-septième étape : *Lumiu à Calvi et Ile-Rousse*

Le soleil se lève et colore la baie de Calvi. La brume gêne la visibilité. Les petites montagnes sont estompées et se perdent dans les nuages.

Traversée de la plaine du Rio Seccu et de la Ficarella, plate et marécageuse, ceinte d'un demi-cercle de montagnes grises ou verdoyantes.

On admire en passant la petite plage de Calvi et sa pinède à travers laquelle se distinguent les remparts de la vieille ville. La route est des plus mauvaises, sable et nids de poule abondent. Avant l'arrivée à Calvi elle est bordée de platanes trapus, bienfaisant ombrage parce que le soleil est chaud.

Visite de la citadelle. La porte d'entrée est ornée d'une inscription rappelant le siège mémorable de la ville. Des fortifications, fort belle vue panoramique sur la baie. Le « Corte-II » évolue pour entrer au port. L'église, en réparation, conserve les traces des boulets anglais.

Le train nous conduit à l'Ile Rousse en suivant tous les contours de la côte déchiquetée.

Ile Rousse est un port important. Sa situation est belle, abritée par les deux ou trois îlots dont la teinte générale a donné le nom à la ville.

On rentre en ville en suivant les anciens remparts ; animation très grande dans toutes les artères très commerçantes. Une belle place plantée de platanes et de palmiers s'étale au centre, près de la mer.

A la nuit, nous gagnons le quai d'embarquement. Le bateau est allumé et les lumières se reflètent dans l'eau noire. Le ciel est pur et la lune argente les vagues.

Du pont supérieur, l'Ile Rousse disparaît dans la nuit, nombre de lumières s'allument, les phares blancs ou verts lancent au loin leurs feux protecteurs, la sirène mugit, voici le départ. La mer calme, semble d'huile, la brise est fraîche, la côte s'estompe, on n'aperçoit plus que les hautes montagnes découpées que la clarté lunaire fait ressembler à un paysage d'ombre chinois. Le bruit de l'hélice battant de ses pales le flot argenté trouble seul le silence impressionnant de la nuit claire. C'est bien longtemps que nous restons à cette place regardant s'enfuir ce beau pays que nous aimons tant, que nous connaissons déjà beaucoup et que nous avons l'espoir de revoir un jour.

E. LAMONNERIE.

Le Général Constantini

(1751-1818)

XXXI

La proche parenté du général Constantini avec le général Ottavi (qui était son beau-frère) nous fait un devoir de donner un aperçu de la vie militaire du premier, en reproduisant ci-dessous ses états de service :

Né à Ghisoni (Corse) le 24 février 1751, de Jean-Jacques Constantini et de Josèphe ? ;

Enrôlé au régiment Royal-Corse le 10 octobre 1769 ;

Caporal 1^{er} mars 1770 ;

Sergent 14 août 1771 ;

Fourrier 1^{er} janvier 1772 ;

Adjudant 7 juin 1776 ;
 Quartier-maître trésorier 1^{er} juin 1780 ;
 Passé en cette qualité au bataillon de chasseurs royaux
 corses (3^e bataillon d'infanterie légère) 1791 ;
 Rang de lieutenant le 12 janvier 1792 ;
 Aide de camp du général de Rossi 10 mars 1792 ;
 Capitaine dans la légion des Alpes 21 juillet 1792 ;
 Chef de bataillon, 8 mars 1793 ;
 Nommé par les Représentants du Peuple à l'armée du
 Rhin, chef de brigade de la 18^e demi-brigade bis d'infante-
 rie légère, 11 août 1794 ;
 Général commandant d'armes, à Grenoble le 24 mars 1803 ;
 Passé en la même qualité à Lyon, 7 juillet 1804 ;
 Rentré en la même qualité à Grenoble, le 1^{er} mai 1805 ;
 Retraité pour ancienneté de services par décret du 19 juil-
 let 1910 (4.000 francs) ;
 Décédé le 19 août 1818.
Campagnes. — 1779 : Côtes de Bretagne ; 1792 : Armée du
 Midi ; 93-94 : Rhin ; 96-97 : Armée des Alpes et d'Italie ;
 1798-99, 1800-1801 : Corse.
Blessures. — Au pied gauche, en mars 1800, dans la mon-
 tagne de Tavagna (Corse).
Décorations. — Membre de la Légion d'honneur, 11 dé-
 cembre 1803 ; Officier 14 juin 1804 ; Chevalier de Saint-
 Louis 19 août 1818.

*
* *

On voit d'après ces états de service, conservés aux Archi-
 ves du Ministère de la Guerre, que le général Constantini
 ne prit aucune part aux campagnes de l'Empire, qu'il fut
 surtout employé en Corse et comme commandant d'armes,
 dans les importantes places militaires de Lyon et de Greno-
 ble. Ce fut un soldat discipliné et disciplinaire, ce qui ex-
 plique son utilisation à l'intérieur. Les deux lettres sui-
 vantes donneront une idée de son caractère énergique :

Au citoyen Ambrosi, commandant de la place à la Porta,
 Bastia, le 3 messidor, an VI de la République.

Je reçois, à 5 heures du matin, mon cher Commandant,
 votre lettre d'hier, ensemble à l'état de situation des deux
 compagnies. Les cartouches qu'on vous a envoyées ne sont
 que pour la compagnie qui est à la Porta, celle d'Orezza
 devant rentrer bientôt à Corte. Cette septième Compagnie est
 accusée d'avoir volé des effets dans plusieurs maisons et les
 ordres que j'ai donnés pour faire arrêter le capitaine Maré-

chal, traduire dans les prisons de Corte et de là au Conseil de guerre, doivent subsister tant qu'il ne sera pleinement justifié et l'agent (?) y sera demandé aussi.

Les Anglais ont été frottés (1) à Ostende et à Dunkerque. Jamais on n'a vu les Français de toutes les classes aussi terribles qu'ils l'ont été en cette circonstance et qu'ils vont l'être continuellement contre cette nation, ennemie du genre humain et contre laquelle toutes les nations se réunissent aujourd'hui. On nous assure Malte au pouvoir des Français (2).

Je vous prie de tenir la main à ce que le pain ait toujours son poid (*sic*). J'ai parlé avant-hier au Commissaire ordonnateur qui va donner de son côté les ordres nécessaires.

Je ne crains point les imbécilles (*sic*) ou fanatiques. C'est à eux à craindre et à bien réfléchir. Je ne doute point qu'ils ne se tiennent tranquilles, mais si par malheur ils me font mouvoir à main armée, je ne laisse pierre sur pierre dans les endroits mutins, et une commission militaire avec moi pour les faire fusiller sur l'heure même, et vous pouvez les en prévenir tous de ma part (3).

Je compte cependant sur la sagesse de tout le monde et notamment sur les hommes de bien et éclairés pour employer tous leurs moyens, afin de ne point en venir dans mon propre pays à des extrémités aussi facheuses et j'ai lieu d'être tranquille.

Je vous salue avec amitié.

Constantini.

Au citoyen Ambrosi, commandant de la place, à la Porta.

Constantini au Commandant Ambrosi

Bastia, le 5 fructidor, an VI de la République.

J'ai reçu, mon cher commandant, votre lettre du 4. Votre expédition a bien réussi. Le général Ambert (4) et l'administration communale en ont été satisfaits. Il est vrai que l'objet de ce prétendu rassemblement se réduira à peu de

(1) Après la paix de Campo-Formio (1797), l'Angleterre seule avait continué la guerre contre la France, et le général Bonaparte venait de partir pour l'Egypte, afin d'y inquiéter les Anglais.

(2) La nouvelle était vraie. Malte avait été occupée par Bonaparte au début de juin.

(3) Le soulèvement de la Crocetta venait à peine d'être réduit et son chef, le général Giafferi, fusillé à Bastia ; mais l'inquiétude des autorités n'avait pas disparu.

(4) Il avait remplacé récemment le général Vaubois dans son commandement en Corse.

chose ; mais il est vrai aussi qu'il y a parmi (*sic*) des hommes qui ne sont point sans reproches et on les punira en conséquence. Les innocens (*sic*) seront relâchés bientôt. Il est toujours très à propos que l'œil des fonctionnaires publics soit ouvert jour et nuit.

Je suis d'ailleurs quasi persuadé qu'il n'y a aucun mauvais dessein dans l'intérieur, à part quelques propos insensés et, pour les faire cesser, on finira par prendre des otages. Le canton d'Ampugnani en fournira (5) sa bonne part et qui sont connus depuis longtems, s'ils ne sont pas plus sages.

Je vous prie, et même au nom du général Ambert, de presser l'établissement des 200 hommes du Rostinu ; le commissaire des guerres Antonij a dû s'y rendre. Je vais y envoyer sous peu de jours un chef de bataillon, pour régler ce service et pour être maître des positions. Vous vous transporterez de suite à Rostinu, et ce sera là votre commandement, il a été arrêté hier au soir avec le général Ambert que vous y serez.

Lorsqu'on aura plus de troupes, on laissera un détachement à la Porta, en attendant il faut s'emparer des postes les plus militaires et les plus essentiels. L'administration centrale elle-même en a senti la nécessité. Elle m'a communiqué la représentation de l'administration de la Porta, mais qui ne peut avoir aucun objet sans cette circonstance. C'est quand il était tems (*sic*) qu'il fallait parler, et non à présent, que j'y ai vu par moi-même.

Si par malheur qui que ce soit allait s'aviser de contrarier en aucune manière cette disposition militaire, vous le ferez arrêter et traduire dans les prisons de Corte, où le conseil de guerre va se rendre demain pour se trouver au centre des deux départemens. Mais comme le canton de la Porta doit y trouver en cas d'évènement tout avantage possible, le général Ambert compte que, de son côté, il y donnera tous ses soins.

Je vous charge, expressément, d'accélérer cette affaire et m'en rendre compte sous quatre jours au plus tard.

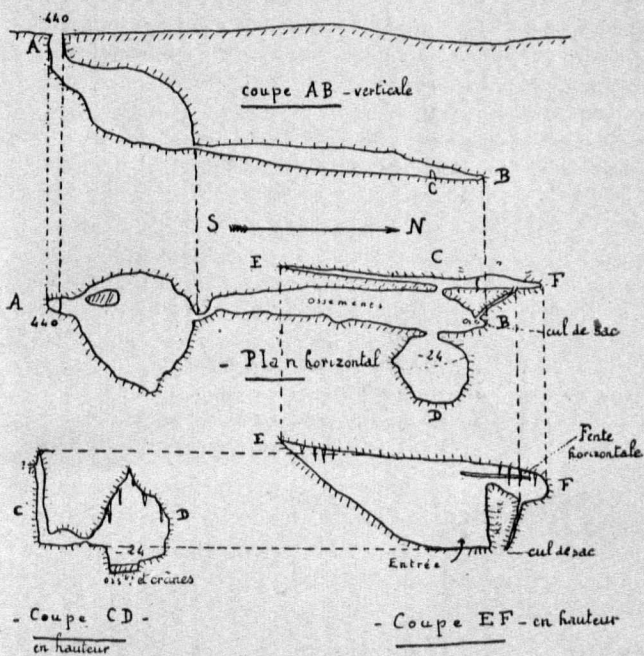
Je vous embrasse, mon cher commandant.

Constantini (6).

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

(5) Le chef de la Crocetta, Giafferi, était de la Porta et l'ampugnani avait été le centre du soulèvement. De là cette surveillance que le général Ambert faisait peser sur le canton et la garnison de 200 hommes qu'il avait donné l'ordre d'établir à proximité, à Morosaglia de Rostinu.

(6) On remarquera l'orthographe du nom, que Ambroise Rossi dans



Coupe verticale et horizontale de la grotte
de **Capanuli** (Omessa)

GROTTE ET CAVERNES DE LA CORSE

La grotte de Cabanuli

Près d'Omessa

Sur le territoire d'Omessa, entre les stations de Soveria et de Caporalinu, la voie ferrée décrit vers l'ouest une large courbe contournant la petite plaine de Summana. Un sentier, quittant la route nationale à 1.500 mètres de Caporalinu, suit l'axe de cette courbe, passe sous la voie ferrée et se prolonge jusqu'au col dit : « *bocca à u Tribbiu* » (cote 439 de la carte d'E M).

L'ayant franchi, et à 4 ou 5 mètres au delà, le chemin se divise en deux branches ; celle de gauche descend dans la vallée et l'autre se dirige horizontalement vers la droite. Après un parcours de 400 m. environ, et juste avant de pénétrer dans un bosquet de chênes verts, ce dernier sentier se dédouble lui-même ; en prenant la branche de gauche et après l'avoir parcourue pendant une quinzaine de mètres, on voit, à 2 m. 50 à gauche du chemin, deux pierres calcaires blanches qui limitent l'entrée de la grotte (altitude, 440 m.).

L'ouverture est à peu près triangulaire ; chaque côté a environ 1 mètre. Après une descente de 8 à 10 mètres, on se trouve au milieu d'une salle dont le sol, formé d'éboulis, s'incline progressivement jusqu'au fond.

Là, diamétralement opposé à l'entrée, se trouve un orifice à peu près elliptique, dont les axes auraient 50 et 30 cm.

Les bergers, habitués à fréquenter cette première salle, n'ont jamais tenté d'aller plus avant. Cependant, d'après sa direction, ils en avaient conclu que la grotte rejoignait, à 6 km. de là, celle de Castiglione, et certains même donnaient à ce sujet des précisions et des détails qui faisaient honneur à leur imagination.

Aussi, pour dissiper ces légendes, nous nous étions adjoints deux chasseurs d'Omessa dont le rôle consistait à servir de témoins.

Nous nous glissons donc dans l'orifice elliptique, opéra-

tion difficile à cause de ses dimensions, des sinuosités de la galerie et de son encombrement.

Ce couloir descend en pente douce, s'élargit peu à peu jusqu'à permettre de s'y tenir accroupis à trois de front, puis il se termine par un étroit cul de sac. Tout le couloir et son cul de sac sont jonchés d'ossements d'animaux. A son point le plus large, le couloir présente deux diverticules : à droite (est), un étranglement qu'on franchit à plat ventre débouche dans une salle à peu près conique, haute de 4 mètres et large de 3 mètres de diamètre à la base.

Le sol est à 1 mètre en contre bas de l'étranglement et est partagé en deux parties égales. Vers le fond, du calcaire formant une dalle lisse, et vers l'entrée, de la terre humide pétrie d'ossements et sur laquelle étaient posés quatre crânes de chèvres et un crâne de porc.

C'est là le point le plus bas de la grotte, à 24 mètres au-dessous du niveau de l'entrée.

Nous n'avons pas fouillé cette terre, mais les ossements de sa surface, récents, ont dû être trainés là par des renards, car ils sont dispersés et isolés les uns des autres.

A l'opposé de l'entrée de cette salle, à gauche du couloir (ouest), un autre orifice étroit débouche dans une fissure large de 30 à 40 cm., parallèle au couloir et haute en cet endroit de 5 mètres environ. Vers le sud, elle se rétrécit de plus en plus tandis que le sol se relève jusqu'au plafond. Vers le nord, après 3 ou 4 mètres de parcours, on est arrêté par une roche verticale ; en se hissant jusqu'à son sommet, on parvient dans le renforcement terminal qui communique avec la niche du fond du couloir central par un canal de 25 cm. de diamètre. Sur la paroi ouest de la fissure, et près du plafond existe en cet endroit une fente horizontale longue de 2 m. 50 et large de 10 cm., qui semble se terminer très rapidement.

Jacques FRANCESCHINI.



La question du Désenclavement

Nous avons toujours écrit ici que l'avenir économique de la Corse est attaché à l'extension, à la facilité et au bon marché des moyens de transport. La route en particulier est une nécessité. Beaucoup de nos villages n'en ont pas encore, car notre tendance nationale et individualiste, favorisée par la constitution géologique et accrue par nos rivalités intestines, a augmenté le morcellement communal.

Un rapport documenté de M. Quesnel, ingénieur en chef, nous a récemment mis au courant de l'importante question des désenclavements. D'après le *Petit Bastiais* du 3 août, le nombre des habitants désenclavés depuis un quart de siècle est de 20 à 25.000 ; mais il en resterait encore autant. C'est beaucoup ; c'est trop. Sans doute le cas n'est pas spécial à la Corse ; il y a dans les Pyrénées ou dans les Alpes de nombreux malheureux logés à la même mauvaise enseigne. Mais nous savons que pour notre île au moins l'absence de routes tue le village en le dépeuplant et rend la région désertique.

La loi de finances de 1928, grâce à l'intervention énergique de nos parlementaires, a prévu des crédits annuels assez importants pour remédier à ce mal. S'il fallait attendre l'initiative des habitants, on serait vite déçu. Le village de Castineta est précisément une de ces agglomérations déshéritées dont la population a fléchi de moitié. Il y a déjà une cinquantaine d'années, les habitants avaient essayé de construire un tronçon les reliant à la route de Morosaglia. Ils y avaient renoncé. N'en cherchons pas le motif ; nous risquerions peut-être d'en accuser la politique locale. Seuls le département et l'Etat peuvent donc ramener la vie dans ces communes isolées.

Le rapport de l'ingénieur en chef nous indique les résultats obtenus depuis quatre ans et l'effort qui reste à accomplir. Dans l'arrondissement d'Ajaccio, Peri a terminé sa route ; dans celui de Calvi, Mansu va l'achever ; dans celui de Bastia, cinq communes restent isolées : Canavaggia, Rutali, Poggiu-Mezzana, Tagliu-Isolacciu et Velone-Ornetu, soit 1500 personnes environ. Quant à l'arrondissement de Corte, particulièrement montagneux, il est encore moins favorisé, et, sur ce territoire, le record de l'isolement est détenu par le canton de Saint-Laurent, dont le conseiller général, M. Agostini, s'est pendant six ou sept ans débattu, comme un

diable dans une mare d'eau bénite, pour améliorer la situation. Mais l'œuvre est de longue haleine ; elle nécessite patience et obstination. Aïti, Erone, Lanu, Rusiu attendent la fin des travaux commencés. Comme elles, Corscia, Ascu, Valle di Rostinu, Perelli (Valle d'Alesani), Bustanicu, Campi, Zuani, Pianellu (Moïta), Casevecchie, Aghione, Serra di Fiumorbu, soit dix-sept communes pour ce seul arrondissement et 5.000 habitants ont à déplorer leur misérable sort.

Mais le nombre des hameaux perdus dans la montagne est encore plus élevé. On en compte 62 pour le territoire de Corte, 29 pour celui de Bastia, 33 pour celui de Sartène, 32 pour celui d'Ajaccio et trois seulement pour celui de Calvi. Honneur aux représentants élus de cet arrondissement ; ils ont bien travaillé ! Il y a donc 159 hameaux isolés. La plupart d'entre eux font partie intégrante d'une commune qui possède une route et ils n'en sont séparés que par quelques centaines de mètres. Morosaglia a cinq hameaux dans ce cas ; Bocognanu également. D'autres sont tellement éloignés du centre municipal qu'il leur faudra des kilomètres de routes pour y être rattachés. Dans l'arrondissement de Corte il y a ainsi 1700 habitants qui attendent une viabilité convenable. L'effort à accomplir sera grand, car le relief est plus accidenté qu'ailleurs. Dans celui de Sartène, le plus déshérité des arrondissements, il y a 4000 habitants isolés, mais la dépense sera cependant moindre qu'à Corte.

La somme totale, nécessaire pour supprimer ce mal dont souffre la Corse et pour construire les 332 kilomètres indispensables, a été évaluée à 63 millions de francs. Depuis 1928, six millions et demi ont été dépensés. Resterait donc 57 millions, dont 50 pour l'Etat. Souhaitons que malgré sa détresse financière celui-ci puisse accorder la plus large subvention pour atteindre rapidement le but définitif que voici : rattacher au courant économique de l'île et du continent 182 hameaux ou communes de plus de cinquante habitants, c'est-à-dire 25.500 habitants. Au rythme actuel de deux millions par an, il faudrait une trentaine d'années pour réaliser ce modeste progrès.



BIBLIOGRAPHIE

La Corse française. — C'est le titre évocateur d'une brochure de M. Fumaroli. Il l'avait déjà adopté en 1887, pour un volume de 277 pages qui avait vu le jour dans des circonstances à peu près semblables. Car, on le devine, il s'agit de la propagande italienne relative à la Corse et des manifestations de chauvinisme fasciste qui se résument en une courte phrase : « La Corse est italienne ». M. Fumaroli se donne la peine de réfuter cette allégation et de prouver que M. Mussolini a partie liée avec Von Schleicher pour une révision des traités, qui rapporterait la Corse à l'Italie.

Or, déclare l'auteur dans la 2^e partie de son opuscule, rien ne rattache notre île à la péninsule voisine. L'histoire prouve au contraire que l'accord entre les Corses et les Génois fut toujours impossible, pour incompatibilité de caractère, et que la France seule a su gouverner ce pays pour lui-même non pour le pressurer. « Le traité de 1768 était une cession formelle de l'île à la monarchie française, à moins que la République de Gênes ne consentit à rembourser les frais de soumission et d'occupation de l'île par le Roi de France ». M. Fumaroli estime que ce traité a toutes les apparences d'une vente. Nous aurions été bel et bien vendus. Qu'il me permette de penser autrement. S'il y avait eu vente, il n'aurait pas été entendu par l'article XV que Sa Majesté se ferait rembourser quand elle aurait remis la Corse en possession de la République.

Cette restitution ne se fit jamais. Comme le démontre M. Fumaroli dans la 3^e partie, le député des Corses à la Constituante, Saliceti, réclama à ses collègues un décret par lequel son pays deviendrait partie intégrante de la France. On sait que ce décret fut adopté et que Pascal Paoli en remercia l'Assemblée nationale : « Quelle que soit la main qui me donne la liberté, je la baise avec sincérité, zèle et empressement ». Gênes protesta, mais le député Barnave lui répondit ainsi : « Le sort de la Corse dépend de ses habitants. Comme ils veulent faire partie de l'empire français, la réclamation ne peut être prise en considération. Ce ne sont pas les traités et les conquêtes qui établissent nos droits sur la Corse, c'est le vœu de tous les habitants ». Et Buttafoco, autre représentant des Corses à la Constituante, ajouta : « Les Corses préfèrent le diable aux Génois ».

C'est ainsi que nous devinmes Français et, déclare M. Fumaroli, aucun de nous sans trahison, sans ingratitude, ne pourrait renier la France ; de même que celle-ci ne pourrait pas nous céder malgré nous, et sans condamner sa marine et son commerce à mort. Sans doute il y a le cas Paoli, qui se révolta contre la Convention et appela les Anglais. Mais ici M. Fumaroli (4^e partie) démontre qu'il n'y eut pas trahison, mais légitime défense contre un régime de terreur. Ainsi firent les Bretons, les Normands, les Marseillais, les Lyonnais, le Toulonnais, etc. La lettre que Paoli adressait à André le 20 janvier 1790 est significative. En voici la traduction : « Je préfère de beaucoup l'union de la Corse avec les autres provinces à une liberté indépendante. Ou bien l'on nous en priverait, ou quelqu'un la voudrait et s'en ferait le tyran. On peut dire maintenant que la souveraineté de l'île me fut souvent offerte, peut être pour me tenter. Nous sommes plus certains de notre liberté en union avec les autres provinces (de France) : le vêtement est plus large. Il y a des canailles qui ne voudraient pas revenir dans leur patrie et qui préfère.

raient que je continue à les nourrir. Je le comprends bien. Les Génois avaient bien raison de dire qu'un pain suspendu à une lanterne en attirait autant qu'ils en désiraient ».

Voilà donc la Corse Française par la volonté de ses grands hommes : Sampieru, Gaffori, Paoli, Napoléon. Elle l'est **de jure et facto**. Voici la conclusion de l'auteur : « Dans notre Corse bien-aimée le caractère et l'esprit ne manquent pas. Restons Français et tant pis pour ceux qui se laissent prendre » (1).

La rébellion de Sampieru Corsu. — L'*Archivio storico di Corsica* a publié sous la signature de M. Rosario Russo, en plusieurs articles dont le dernier figure dans le numéro d'avril-juin 1932, une importante étude sur le héros corse, avec une préface de l'historien Gioacchino Volpe. La *Collana storica corsa* dirigée par ce dernier a réuni ces articles en un volume imposant de 322 pages in-8 carré (2). De nombreuses illustrations, dont deux portraits de Sampieru, enrichissent l'ouvrage qui est non seulement bien présenté, mais riche de documents puisés aux Archives de Gênes et du Vatican. Il n'est pas exagéré de dire que l'histoire du soulèvement conduit par Sampieru contre Gênes a été renouvelée. Les nombreuses intrigues diplomatiques des Etats de l'Europe occidentale à propos de la Corse ont été à peu près révélées. L'auteur affirme que Catherine de Médicis n'avait pas l'intention d'annexer la Corse. Nous partageons cette opinion. Sampieru ne fut qu'un instrument dans ses mains. Le Saint Siège espéra pêcher en eau trouble et s'emparer de l'île ; c'est un espoir probable que les Pontifes de Rome caressèrent souvent. Mais est-il possible d'écrire que l'assassinat de Sampieru fut la conséquence de la lassitude que les Corses eux-mêmes éprouvaient au point de désirer la mort de leur chef, la conséquence aussi du dégoût que l'Europe chrétienne éprouvait à voir Sampieru et la France faire appel au sultan hérétique ? Par cette affirmation, l'auteur ne cherche-t-il pas à fournir une excuse à l'assassinat qu'un Corse soudoyé par la République commit le 17 janvier 1567 ?

M. Russo, qui tend à nous présenter Gênes comme une victime, se laisse entraîner, j'en ai peur, par son patriotisme et son projet d'histoire objective reçoit une légère atteinte. Car un fait demeure : la haine que beaucoup de Corses portaient au gouvernement génois et qui leur faisait pousser ce cri, surprenant pour des chrétiens du XVI^e siècle : « Plutôt les Turcs que les Génois ! » D'où venait cette haine, cause du soulèvement, qui, remarquons-le bien, dura de 1553 à 1569 et ne fut donc pas un feu de paille ?

La réponse nous est donnée par un Italien lui-même, M. Luigi Venturini, dans un intéressant article du *Telegrafo*, paru le 9 novembre 1932. Certes nous sommes loin de nous rallier à son introduction et à sa conclusion, mais nous devons reconnaître qu'il a vu juste dans cette histoire des relations de la Corse et de la République. « Le livre de M. Russo s'efforce de glorifier Gênes et d'abaisser les Corses. Il tend à nous convaincre que les Génois avaient la justice pour eux et que les Corses avaient tort. Mais à la passion de M. Russo j'oppose la mienne : je donne raison aux Corses et je condamne Gênes. Sa faute impardonnable est d'avoir tellement bou-

(1) Imprimerie du « Petit Marseillais », 1932, prix 3 fr. 50.

(2) Editeur : Raffaello Giusti, à Livourne.

leversé l'âme des Corses qu'elle ne leur permit plus de percevoir la vérité. Les Génois gouvernèrent tellement mal qu'ils firent perdre à leurs administrés toute leur de raison. Je ne sais pas comment Russo n'a pas compris cela en présence de ce fait fondamental, la haine terrible, inapaisable des Corses pour Gênes. L'erreur de celle-ci pourra s'expliquer par cent motifs plausibles, mais il sera impossible de l'excuser. Il ne s'agit pas de fiscalité exagérée ou d'absolutisme tyrannique.

...Les hommes ont moins besoin de liberté que de justice. Or Gênes refusa toujours cette justice aux Corses parce qu'elle ne les comprit jamais. Un système politique peut exploiter les gouvernés jusqu'à l'os, mais il doit les persuader que l'exploitation est faite dans leur intérêt... Gênes exploita beaucoup, sinon trop, les Corses, mais ne leur donna aucun dédommagement. Cette énormité qui consista à les livrer à la Banque de Saint Georges montre que Gênes considérait la Corse comme une affaire et c'est tout. Mais les affaires ne constituent pas un gouvernement, ne créent pas l'Etat. Même quand la République améliorait matériellement la Corse, elle semblait travailler dans son propre intérêt, non dans celui des insulaires et ses bienfaits même étaient mal accueillis. Tout cela parce que Gênes ne sut jamais gouverner la Corse, comme elle l'aurait dû, parce qu'elle ne comprit jamais les Corses.

...Un Corse qui débarquait à Gênes se sentait en pays étranger, tandis qu'à Rome ou à Florence, il avait l'impression d'être chez lui. La domination de Gênes fut toujours pour les Corses une injustice et le tort immense de Gênes fut de ne les avoir pas persuadés du contraire. Les Génois furent d'excellents hommes d'affaires, jamais des hommes de gouvernement ».

Voilà la raison essentielle du soulèvement des Corses contre Gênes au XVI^e et au XVIII^e siècle, double soulèvement qui entraîna la perte de la Corse pour la République et l'annexion de l'île à la France. (M. Venturini a écrit : la France sauta sur les Corses comme la hyène aux agnets). Mais c'est l'inaptitude de Gênes à gouverner la Corse qui fit le succès de la France dans l'île. Après avoir subi la dure et coûteuse « rébellion » de 1553 à 1569, les Génois auraient dû modifier leur système de gouvernement. Ils l'appliquèrent à nouveau pendant tout le XVII^e siècle et préparèrent le soulèvement de 1729 qui permit aux Corses de trouver un protecteur dans le Roi de France. La mauvaise politique de la République génoise prépara l'union franco-corse et Napoléon la scella indissolublement, je crois.

Le sport en Corse. — Au mois d'août dernier l'**Auto** a consacré quelques articles à la question du sport en Corse, qui intéresse à coup sûr beaucoup plus de gens que celle du reboisement. Le rédacteur de ce journal n'est guère enthousiasmé cependant par nos organisations sportives : « En matière athlétique, les espoirs de la Corse sont lointains. En fait de football, il ne s'agit que de jeu corse entre Corses, devant un public lassé et restreint. Le rugby n'a pas pénétré. La natation existe, mais pas sportive. On se baigne évidemment, il y a des jeunes gens qui savent nager et bien, mais aucune compétition. La baie d'Ajaccio est une des plus belles du monde et serait propice à une épreuve de fond. Mais il n'y a que jeux de plage et plongeurs des rochers. Pour la boxe, il y a trois clubs à Bastia. Un champion, Moracchini, est venu de Corse, mais il est mort. Maintenant, il n'y a que pugilats, les soirs chauds, dans les ports. Reste le cyclisme. Les Corses en ont le goût. On en est à la

huitième édition du Tour de Corse qu'organise la Ligue vélocipédique régionale avec bon an mal an une quarantaine d'éléments du cru. La course en 5 étapes a du succès. Le public afflue. En outre l'U. V. F. organise des critériums de printemps, Bastia-Ajaccio et retour, soit près de 400 kilom. d'une route unique tant par la nature du sol que par le profil ou le paysage. Ajoutez trois ou quatre épreuves de moindre taille. Ce n'est pas mal pour un département, mais c'est tout.

Le tennis. On y joue. Il y a même un championnat de Corse depuis trois ans. Mais il y a des sous-préfectures du continent mieux pourvues de terrains que le département tout entier. A Bastia, ville de 45.000 habitants, il y a un seul terrain de club. Il est loin de ressembler au court central du Roland Garros. A l'île Rousse, on a construit dans les jardins d'un grand hôtel deux beaux courts ; cela ne signifie pas qu'il s'y soit déroulé de grands matches. L'un des plus somptueux cadres naturels du pays a été gréé en golf selon les recettes ultra-modernes ; les arroseurs de gazon y sont hélas ! encore plus nombreux que les amateurs.

A l'automobile ? « Nous avons organisé, écrit le rédacteur, un Tour de Corse automobile. Guyot le gagna. C'était en 1921. Depuis, c'est clos. J'ai parcouru en voiture six fois le tour du Cap Corse, une fois le tour de la Corse et quatre fois Bastia-Ajaccio. Ces routes répondent bien à la définition : profils en épingle à cheveux, dur chemin, magnificence des sites. Si j'avais fait le tour du monde, je pourrais jurer que la route d'Ajaccio à Bastia, rôdant sous les chênes et les sapins de Vizzavona, serpentant au hasard des gorges monstrueuses du Golu — sans compter que sur certaines lignes droites, le long des marais de Biguglia, on y « tape » le cent à l'heure en sûreté — est la plus fantastique et la plus belle route du monde. On n'y pratique aisément que le tourisme. On pourrait utilement, passée la crise, étudier d'y courir ».

Voilà à peu près ce qu'il en est du sport dans l'île de Beauté. Pour reprendre un vieux bon mot, on peut dire que la Corse a un bel avenir sportif derrière elle... Toutefois, elle peut aussi en avoir un devant. A trois conditions : il faudrait d'abord une transformation — je crois qu'elle est possible et je suppose qu'elle est en cours — du caractère, amenant cette fougueuse jeunesse à lutter, en sport, non pour se battre, mais pour s'amuser. Ensuite, il serait bon que les pouvoirs centraux, c'est-à-dire les fédérations parisiennes, se persuadent que la Corse n'est pas si loin et qu'on y aborde en vingt-quatre heures, de Paris, par le train et le bateau, et en 7 heures par l'avion. Enfin, il faudrait que les Corses se remémorent pratiquement un vieux précepte de leur histoire : « Aide-toi, toi-même ».



NOUVELLES

en quelques lignes

La crise économique. — Pour être moins apparente et moins sensible que sur le continent, elle n'en existe pas moins dans notre île. L'un des symptômes révélateurs est la diminution des recettes douanières et le déficit accru de notre balance commerciale. Nos importations ont légèrement augmenté de 10.000 quintaux (1.395.000 quintaux au total pour lesquels nous avons déboursé 318 millions de francs). Nos exportations ont diminué (704.000 quintaux) valant 102 à 103 millions de francs. Bref, nous avons déboursé 200 millions de francs de plus que nous n'avons encaissé commercialement. Comment ne nous appauvririons-nous pas ?

Un autre symptôme est la moins-value de notre revenu agricole, que signale l'**Echo d'Oran** dans un excellent article. Nos bergers qui vendaient leur lait de brebis aux industriels de Roquefort ont, pour plusieurs raisons, perdu cette clientèle. Le lait est tombé de 2.25 le litre à 1.50 en moyenne ; les sous-produits comme la laine, les peaux ne trouvent plus acquéreur qu'à bas prix. Par suite les pâturages sont moins recherchés et les propriétaires fortement touchés. De même l'industrie du bois et du charbon de bois a perdu, en partie, son marché espagnol, fortement appauvri par la crise politique. Le cédratier, sur lequel on avait fondé tant d'espoirs, est à peu près abandonné. La vigne a été ravagée par le mildiou et nous connaissons un propriétaire qui a récolté 25 litres à la place des hectolitres de jadis. Les olives ont cessé d'être le fruit précieux dont le liquide se transformait en or, car l'huile d'arachides vaut 5 à 6 francs le kilog et sa concurrence est triomphale. On nous annonce enfin que la récolte des châtaignes sera, cette année, médiocre. En un mot, l'appauvrissement est général.

La situation agricole. — C'est ce que confirme le rapport du directeur des services agricoles, M. Carlotti, pour l'année 1931. Les 5.000 hectares de notre sol, plantés en blé, ne produisent que 7 à 8 quintaux à l'hectare. Les pommes de terre conservent seulement leurs 2.600 hectares, avec une récolte moyenne. La vigne avec 5.000 hectares a fourni une récolte satisfaisante (en 1931). Celle de l'olive a été passable. Quant à l'élevage, il tend à décliner par suite du fléchissement des prix qui n'encourage pas le propriétaire. Il en est de même pour le porc dont le kilog de viande est tombé de 11 à 5 et 6 francs.

Bien plus. Les parasites se multiplient. Sauterelles et criquets continuent leurs ravages ; la mouche de l'olive n'a pas arrêté les siens ; les ennemis des arbres fruitiers ont étendu leurs dévastations et quant aux exploitations forestières, elles ont chômé en partie. C'est ainsi que les coupes offertes par l'administration en 1932 n'ont pas, deux fois sur trois, trouvé un acquéreur. Le Directeur des services agricoles signale même une certaine apathie, voire quelque indifférence des agriculteurs devant le danger des maladies végétales. Cette indifférence est encore mieux marquée quand il s'agit de l'enseignement agricole dont une loi récente a préconisé la création dans les villages. Les instituteurs, invités à prêter leur concours

aux services agricoles, ont pour la plupart répondu qu'ils ne trouvaient pas d'auditeurs. Vingt-six seulement, dont le zèle et l'intelligence méritent des éloges, ont pu ouvrir des cours. Ils ont eu en tout 334 auditeurs. On comprend que ce rapport puisse laisser par ci par là percer quelque découragement. La Corse ne peut vivre et prospérer que par l'agriculture. Tous nos compatriotes devraient s'en persuader et unir leurs efforts en sa faveur.

La liaison maritime de la Corse et du continent. — Le Comité consultatif des services maritimes postaux de la Corse a été réuni fin novembre, pour examiner les modifications à introduire dans nos relations maritimes. Le syndicat d'initiative des intérêts de la Corse de Marseille, que préside le docteur de Roccaserra, a protesté contre l'attitude du ministre intéressé qui n'a convoqué aucun représentant des groupements touristiques et économiques de l'île. Deux revendications essentielles devraient être en effet présentées et soutenues devant le Comité : 1^o modification des heures de départ et d'arrivée de nos courriers, pour qu'aucun n'arrive avant 6 h. 30 du matin en été de 7 heures en hiver, à Ajaccio et à Bastia ; 2^o liberté laissée aux passagers de demander ou non la nourriture pendant la traversée, comme cela se pratique sur les chemins de fer, dont le tarif kilométrique est appliqué aux voyages sur mer. De telles réclamations sont modérées. On s'étonnerait qu'elles ne soient pas favorablement accueillies par la Compagnie et par le ministre (1).

Les tarifs de transport. — Rappelons à nos compatriotes qu'il existe des colis de 40 kilogs entre le continent et la Corse, destinés à faciliter l'exportation de nos produits agricoles : gibier, viande, poissons, vins, fruits, etc. Les prix de transport sont proportionnels à la distance. La France est divisée pour cela en huit zones. Dans la première (cent kilomètres de distance) les tarifs varient de 10 fr. 30 pour 20 kilogs à 13 fr. 60 pour 40. Dans la huitième (700 kilomètres de distance), ils vont de 17 fr. 65 à 31 fr. 90. Dans un pays où la question des transports est primordiale et conditionne toute la vie économique, cette institution des colis agricoles pourrait rendre de très grands services.

Le service des colis postaux dans le Cap Corse. — Par une décision inopportune et inexplicable, le service des colis postaux avec remboursement pour le Cap Corse avait été supprimé. Les protestations du maire de Roglianu, appuyées par nos parlementaires, ont amené le rétablissement de ce mode d'expédition. Loin de restreindre les facilités commerciales, un ministre des P. T. T. avisé et conscient devrait travailler à les accroître.

La lutte du rail et de la route. — Au XIX^e siècle, le rail a tué la route. Au XX^e celle-ci prendra-t-elle sa revanche ? Le nombre des automobiles se multiplie, les services de voyageurs et de marchandises s'étendent à des localités de plus en plus nombreuses. Mais le chemin de fer n'abandonne pas la lutte ; il se défend et il n'est pas encore dit que l'automobile aura la victoire complète.

(1) Au moment de mettre sous presse, un communiqué ministériel nous apprend que ces réclamations seront favorablement accueillies.

Les Compagnies s'ingénient en effet à multiplier les innovations, les avantages, surtout pour les grandes distances et, en combinant les deux moyens de transport, à retenir les voyageurs. On ne pourra pas reprocher au P. L. M. en particulier, dont le réseau intéresse davantage nos compatriotes, de rester indifférent au danger. Les facilités de déplacement, les réductions sur les prix de transport, la création des voyages circulaires, les billets d'aller et retour à tarif réduit pour toutes les régions, les organisations de sport en montagnes, les améliorations de transport pour les bagages, l'ouverture des gares de marchandises, même les jours fériés, etc., etc., toutes ces innovations montrent que la lutte est sérieusement engagée et que le voyageur n'a qu'à se laisser tenter.

C'est un exemple que notre Compagnie des chemins de fer départementaux devra suivre, puisque, comme les Compagnies continentales, elle est de plus en plus concurrencée par les automobiles et perd de plus en plus son trafic.

L'automobile en Corse. — Une nouvelle brochure de MM. Michelin, industriels : **Faits et chiffres sur l'automobile en France**, nous donne quelques renseignements sur cette industrie, qui est une des plus importantes de France et du monde ; nous en extrayons ceux qui intéressent la Corse.

Sur les **1.710.955** autos circulant en France, il y en a, dans notre île **2813**, dont **690** servent au transport des marchandises et **2123** à celui des voyageurs. Proportionnellement au chiffre de ses habitants, c'est notre département qui a le moins d'automobiles.

Pendant l'année 1931, **510** véhicules ont changé de mains, **313** neufs ont été achetés. Par comparaison, un département de superficie et de population à peu près semblables, la Corrèze, a 7393 autos en circulation ; elle en a acheté l'an dernier 774. Nous sommes donc fort en retard pour l'utilisation de ce mode nouveau de locomotion ; on pourrait l'expliquer avec des raisons diverses. Cependant les statistiques douanières de 1931 révèlent un accroissement de l'importation des automobiles.

L'enseignement en Corse. — Le rapport annuel du Vice-recteur nous apprend qu'il y avait dans nos écoles primaires 29.345 enfants inscrits, dont 26.178 seulement assistaient aux exercices scolaires. Plus de **3.000** s'absentaient donc régulièrement. On se demande si la loi sur la fréquentation scolaire était dans tous les cas régulièrement appliquée contre les parents, car le rapport n'en dit rien.

Il y a **809** écoles (dont 355 mixtes) comprenant 351 instituteurs et 891 (!) institutrices ; au total 1242 maîtres.

Il y a 957 élèves inscrits dans les cours complémentaires.

L'enseignement privé n'a que 1098 inscrits, mais Ajaccio et Bastia sont à peu près les seules villes pourvues d'écoles libres.

Les œuvres postsecondaires ne sont représentées que par 59 cours d'adultes.

Le vice-recteur se plaint des absences fréquentes des élèves. La cueillette des olives et des châtaignes, mais surtout les motifs les plus futiles retiennent les enfants chez eux.

Les locaux sont souvent misérables, peu chauffés en hiver, exigus, malsains ; parfois ils menacent ruine. Ici la bergerie abrite les élèves ; là, c'est une chambre à coucher. Le mobilier est insuffisant,

le nombre des tables et des places aussi, quelquefois dans la proportion de une pour trois élèves. La matériel d'enseignement est à plus forte raison démodé, réduit. On croirait lire à ce sujet le rapport de Guizot en 1832. La Corse serait donc en retard de cent ans.

Bref ce rapport qui atteste la culpabilité des familles, des municipalités et des pouvoirs publics mériterait d'être intitulé : La grande pitié des écoles de Corse. Nos enfants n'y trouvent ni la santé intellectuelle, ni la santé tout court.

Notre démographie. — Le ministère a publié les résultats du mouvement démographique en France pendant le deuxième trimestre de l'année 1932. Voici les chiffres qui intéressent la Corse :

Nombre des mariages : 322 (302 en 1931) ;

Nombre des naissances : 858 (903 en 1931) ;

Nombre des décès : 760 (866 en 1931).

On remarquera le chiffre des naissances. La courbe de la natalité ne cesse pas de descendre et si, par bonheur, la mortalité n'avait pas été moindre, si elle était restée celle de 1931, nous aurions eu les deux chiffres suivants :

Natalité : 858 ; Mortalité : 866

Le voilà le plus grand danger de l'avenir pour la Corse comme pour la France !

Une manifestation artistique Corse à Versailles. — L'Association amicale des Corses de Versailles, que préside avec une grande activité notre compatriote Santelli, a eu l'heureuse idée, pour sa fête annuelle, de donner une audition de guitare, suivant la méthode de Tessarech, le grand artiste ajaccien qui réhabilita cet instrument, et avec le concours de ses meilleurs élèves. La réunion fût présidée par M. Delvincourt, directeur du Conservatoire de musique de Versailles. M. François Agostini, le brillant guitariste, avec ses camarades Bernard et Thomas, firent apprécier leur talent dans différents morceaux, mais surtout dans : Tarentelle corse, A pipa, Air des muletiers de Bocognanu.

Nous félicitons M. Santelli d'avoir pris l'initiative de révéler aux Versaillais que les Corses étaient aussi, à leurs heures, bons poètes et grands musiciens.

Un congrès des écrivains en Corse. — Le huitième congrès des écrivains de France, qui s'est tenu à Lille en juillet dernier, a décidé à l'unanimité de ses membres que son 9^e congrès aurait lieu à Pâques 1933 en Corse. Les organisateurs ont fait appel au concours des écrivains de langue française et des écrivains dialectaux. Un programme d'excursions à prix réduit s'ajoutera à la partie intellectuelle du Congrès.

C'est la nouvelle que donne notre excellent poète dialectal Ch. Giovoni dans la Revue des Pays d'Oc (octobre 1932).

Edition d'un Armorial. — L'Institut Héraldique de France, inscrit au nombre des Sociétés Savantes, nous informe que, par la voie de son bulletin officiel « LE BLASON », il va éditer un « Armorial Général Officiel », donnant gratuitement la description des armoi-

ries de toutes les familles existantes. Cette publication d'art et d'érudition, dont il a déjà été question, sera dirigée par notre confrère M. Charles-Louis d'Espinay, Président de l'Institut Héraldique de France et juriste spécialiste des questions d'état-civil et de droit féodal. Ce travail revêtira donc un caractère scientifique et historique certain. Afin d'éviter les erreurs ou omissions, toute personne désireuse d'y voir figurer ses armes doit faire parvenir dans le plus bref délai, à l'Institut Héraldique de France, 27, Quai de Bourbon, Paris (4^e) une déclaration mentionnant : nom et adresse écrits très lisiblement, pays ou province d'origine, description complète des armoiries accompagnée d'une notice généalogique avec indication des sources.

Nos services maritimes, changements d'horaires. — Voici quels sont les changements pour la période de l'hiver.

Continent-Corse, Lundi, Marseille-Ajaccio, à 15 heures, au lieu de 17 heures ; Mardi, Nice-Calvi, à midi, au lieu de Nice-Ile-Rousse ; Mercredi, Marseille-Bastia, à 14 heures, au lieu de 15 ; Vendredi, Nice-Ajaccio, à 20 heures, au lieu de 9 h. ; Samedi, Marseille-Toulon-Balagne, à 11 h. au lieu de vendredi à midi ; Samedi, Toulon-Ile-Rousse, samedi 23 h., au lieu de vendredi 21 h. 30 pour Calvi.

Corse-Continent : Lundi, Calvi-Nice, lundi à 23 heures, au lieu de dimanche Ile-Rousse-Nice ; Mercredi, Ile-Rousse-Toulon, mercredi à 20 heures, au lieu de Calvi-Toulon ; Jeudi, Ajaccio-Nice, jeudi à 20 heures, au lieu de mercredi ; Samedi, Ajaccio-Marseille, samedi à 17 heures, au lieu de 19 heures ; Dimanche, Bastia-Marseille, dimanche à 16 h. 30, au lieu de lundi.

Courte réponse à M. Aldo Guerrieri, polémiste sans modération.

1^o Instruisez-vous.

2^o Les injures n'ont jamais été des arguments historiques.

3^o Les matamores sont toujours ridicules.



TABLE DES MATIÈRES

pour l'année 1932

Sommaire du n° 73 (Janvier-Février)

	Pages
DE METS (Docteur). — Le mystère de Sainte-Hélène (avec illustrations)	1
PITOLLET (Camille). — Les Bonaparte à Marseille	13
NATALI. — Parmi le thym et la rosée	24
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Sampiero en Champagne	36
SILVANI (Séb.). — Ange Mathieu Bonelli dit Zampa- glinu	43
AMBROSI-R. (A.). — Le général Graziani, avec portrait	50
THIERS (Fortuné.) — Ports maritimes de la Corse ..	53

Sommaire du n° 74 (Mars-Avril)

COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Les Buttafoco (1707-1806)	57
SILVANI (Séb.). — Ange Mathieu Bonelli dit Zampa- glinu	65
NATALI. — Parmi le thym et la rosée	77
VINCIGUERRA (Jean). — Nos écrivains : C. Giovoni,	87
CARABIN (J.). — U re Teodoru e a bellla zitella (comédie corse)	90
*** — Les Trolleybus en Corse	98

Compte-rendu : Histoire de l'église Corse jusqu'en 1769 ; la Corse et les Etats généraux de 1789 par M. l'Abbé Casanova, thèses de doctorat analysées par M. Louis Villat.

Sommaire du n° 75 (Mai-Juin)

	Pages
NATALI. — Parmi le thym et la rosée (deuxième partie)	105
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Les Buttafoco : Mathieu Buttafoco	114
BATTESTINI (François). — Un compagnon Corse de Cristophe Colomb	120
VINCENSINI (Abbé). — Un épisode politico-religieux sous le général Paoli	123
SAVELLI DE GUIDO (P.). — La ville de Balania, avec une gravure	135
REGULUS. — Bonifacio : souvenirs, avec gravures ..	139
A. A. — Le mouvement démographique en Corse ..	142
<i>Comptes-rendus : Notes géologiques sur la Corse par</i>	
<i>M. MAURY. — Les églises pisanes de la Corse par</i>	
<i>Madame EDITH-SOUTHWELL-COLUCCI. — Omessa,</i>	
<i>par le colonel BERLANDI. — Le Rotulu d'Olmetu. —</i>	
<i>Le Bastion de France, par M. FILIPPI. — Pascal</i>	
<i>Paoli a-t-il trahi la France en 1793 ? par M. FUMA-</i>	
<i>ROLI. — Deux compagnons de Napoléon, les Bo-</i>	
<i>nelli, par SÉB. SILVANI. — Lettres de Bonaparte. —</i>	
<i>Un voyage en Corse, par Mme ENNEMONDE DIARD.</i>	
<i>— Le tourisme en Corse.</i>	

Sommaire du n° 76 (Juillet-Août)

LAMONNERIE (E.). — L'Ile de Beauté (récit de voyage)	153
THIERS (Fortuné). — Le vieux port de Bastia, avec 2 gravures	160
NATALI. — Parmi le thym et la rosée	170
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Les Buttafoco (appendices)	184

Sommaire du n° 77 (Septembre-Octobre)

COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le général baron Ottavi	201
NATALI. — Parmi le thym et la rosée : Eglogue	211
LAMONNERIE (E.). — L'Ile de Beauté, récit de voyage avec 6 gravures	223

REGULUS. — Une promenade aux îles Sanguinaires, avec une gravure	234
PITOLLET (Camille). — Le monument d'Austerlitz ..	239
<i>Comptes-rendus</i> : La Conquista francese della Corsica. — La Corsica antica e moderna, rivista bimestriale de M. FRANCESCO GUERRI. — Une vieille carte de la Corse. — Bandits corses, par M. LOUIS VILLAT.	

Sommaire du n° 78 (Novembre-Décembre)

NATALI. — Parmi le thym et la rosée (troisième partie)	249
LAMONNERIE (E.). — L'Île de Beauté, récit de voyage, avec plusieurs gravures	266
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le général Constantini	271
FRANCESCHINI (Jacques). — La grotte de Cabanuli, avec plan	275
AMBROSI-R. (A.). — La question du désenclavement.	277

N.-B. — Voir à la fin de chacun de ces numéros les nouvelles relatives à la vie économique, intellectuelle, touristique de notre île.



Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

1° les examens de l'enseignement primaires, primaire supérieur et
secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, bac-
calauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles
d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.

2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-
comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondan-
cier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, des-
sinateur-industriel, etc., etc.)

3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer,
Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départe-
mentales, préfectures de police et de la Seine, inspection du
travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance
publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de
Paris, Société du Gaz, etc., etc.)

4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des
élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles
d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et
de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents
et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants
d'administration du service de l'Intendance et du service de
Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et envoyez-la sous enveloppe
affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indica-
tion de l'examen que vous désirez préparer.

à l'ÉCOLE FIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{re})

Vous recevez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous les renseignements

ETABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPECIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TELEGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A, B, C 5th et 6th Ed.

Pour la publicité, s'adresser également à

M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)

Cap Corse
'Damiani'
VRAIE MARQUE

BANQUE DE LA CORSE

ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B^d Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

LE

“Cap Corse”

APÉRITIF

est une création de

L. N. MATTEI

*Chevalier de la Légion d'honneur
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

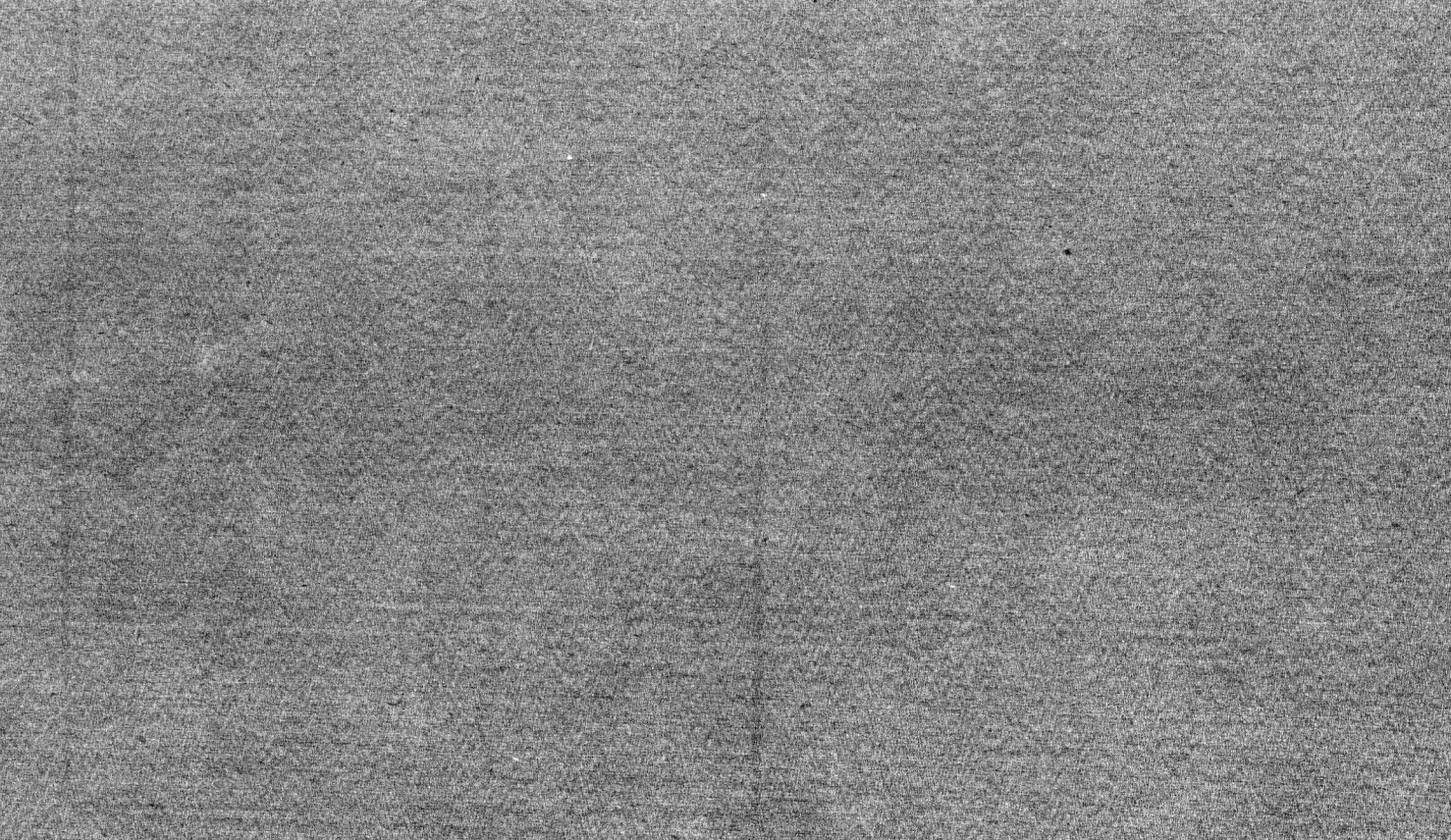
Un “CAP”

Un “CAP CORSE”

Un “MATTEI”

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —



VIENT DE PARAÎTRE :

CRISTOPHE COLOMB, identifié corse par Mme Edouine Cesarini-Paoli ; un vol. in-8° de 338 pages, à l'imprimerie de l'Eclaireur de Nice. C'est la plus importante thèse qui ait été publiée sur les origines corses du grand navigateur. Elle mérite d'être lue sérieusement. La demander à l'auteur, 2, rue de la Gare, Bastia.

Géographie physique de la Corse, par A. Ambrosi-R., brochure in-8° avec 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. Prix : 20 francs.

La demander à la Librairie des Presses Universitaires, boulevard Saint-Michel, Paris (V°). (La direction de la Revue se charge de transmettre les demandes).

Histoire de Rome et de sa civilisation, par A. Ambrosi-R.

Nous signalons à nos lecteurs la publication de ce livre par la librairie Hatier, 8, rue d'Assas, Paris (VI°). Ils y trouveront de fréquentes allusions à notre civilisation corse. Les centaines de reproductions photographiques de monuments romains et d'objets possédés par les divers musées d'Europe font de ce volume de 548 pages un véritable album. Prix : 19 francs, broché ; 23 francs, relié.

L'ANIMATEUR DES TEMPS NOUVEAUX, Fondé par Louis Forest (7° année). *Revue Hebdomadaire illustrée paraissant le Vendredi*. — Combat la politique des partis — Défend les produits nationaux. — Lutte contre les bavards. — Encourage les énergies nationales.

100.000 lecteurs par semaine

Son influence est considérable. Il n'a que des abonnés.

Abonnez-vous : 3 ans : 150 fr. ; 1 an : 52 fr. ; 6 mois : 30 fr.
37, rue de Liège, Paris (VIII°). Compte chèques-postaux n° 886-20.

Envoi gratuit de numéros spécimens sur demande.

**PRIERE INSTANTE AUX ABONNES DE SIGNALER AU DIRECTEUR
LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RESIDENCE**

Communiqués du P. L. M.

De Nice à Marseille, en autocar P. L. M., par le littoral. — Parcourir en une journée le merveilleux ruban de calanques, de rochers, de plages et de forêts, qui se déroule, tout au long de la côte, entre Marseille et Nice constitue une délicieuse excursion que les autocars P. L. M. de la « Route du Littoral » mettent à la portée de tous.

Les voitures partent tous les matins de la gare de Marseille-Saint-Charles. Elles s'arrêtent, avant de quitter la ville, à l'Agence P. L. M. 7, boulevard Garibaldi. L'arrêt pour le déjeuner a lieu au Lavandou, l'arrivée à Nice le soir même.

Dans le sens Nice-Marseille le départ a lieu, le matin, à la gare de Nice, ou à l'Agence P. L. M., Place Masséna ; l'on s'arrête, pour le déjeuner, à Sainte Maxime.

Le prix du billet de Nice à Marseille ou de Marseille à Nice est de 85 francs. Des billets d'aller et retour, valables 8 jours, sont délivrés au prix de 150 francs.

Billets de famille, aller et retour. — Si vous voyagez avec votre famille, vous pouvez bénéficier d'une réduction de 25 % pour la 2^e personne, de 50 % pour la 3^e, de 75 % pour chacune des suivantes. Une réduction supplémentaire est consentie au delà de 400 km. de parcours.

Tous comptes faits, une famille de 5 personnes paie en 3^e classe pour 1200 km, 873 fr. 75, au lieu de 1827 francs au tarif ordinaire : la réduction dépasse donc 50 %.

Les billets de famille délivrés pendant la période des vacances sont valables jusqu'au 5 novembre.

Si pendant votre villégiature, vous désirez revenir, de temps à autre, à votre résidence pour y surveiller vos affaires, vous pouvez obtenir, en même temps que le billet de famille, une carte d'identité qui vous permettra de voyager à demi-tarif aussi souvent que vous le désirerez.

Cartes d'excursions à prix réduits. — Pour visiter à votre gré l'une des régions suivantes : Dauphiné, Savoie, Jura, Auvergne, Cévennes, demandez une carte d'excursion valable 15 ou 30 jours. Elle vous permettra d'atteindre la région choisie, d'y circuler librement dans un périmètre déterminé, autant que vous le voudrez, et de revenir ensuite à votre point de départ.

La réduction de prix est des plus importantes et elle croît si plusieurs cartes sont souscrites en même temps par les membres d'une même famille.

Le prix d'une carte d'excursion de 15 jours en Savoie, pour un voyageur partant de Paris, est de : 522 fr. 25 en première classe, 354 fr. 75 en 2^e classe, 233 fr. 25 en 3^e classe.